HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.
Pour ſervir de ſuite à celle de ſon Pere.

A PARIS,

Chez FOURNIER, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont Saint-Michel, à la Providence.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DE
RICHARD SANS PEUR,
DUC DE NORMANDIE,
FILS DE ROBERT LE DIABLE.
Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire de ſon Pere.

CHAPITRE PREMIER.

Vaſtes projets de vengeance de la Fée Minucieuſe. Premiers combats de Richard. Enfant trouvé.

L'Implacable ennemie de la famille d'Hubert avoit fait ſa propre affaire de l'ancienne querelle de Méliſandre ſa niece ; & quoiqu'elles fuſſent brouillées depuis long-temps, elle ne ceſſoit de chercher le moyen de ſe venger : il falloit une victime à ſon reſſentiment. Elle exerça ſa fureur contre le Génie mal-adroit, qui n'avoit pas ſu profiter de l'évanouiſſement de Mathilde, & qui ſe laiſſa ſi ſottement ſurprendre par Robert. Elle le livra à ſes deux ſinges noirs, qui, pendant un mois, lui chatouillerent la plante des pieds ; elle le bannit enſuite de ſa préſence

juſqu'à ce qu'il eût raſſemblé toutes les particules du taliſman que le Chymiſte de Robert avoit décompoſé, & preſque réduit en fumée. Tous les Génies qu'elle avoit à ſes ordres étoient occupés à ſervir ſes haines particulieres : elle ne concevoit pas pourquoi les autres Fées qui ſavoient ſa ſituation, n'étoient pas encore venues lui offrir leur ſecours ; elle s'en plaignit hautement, perſonne ne fit attention à ſes plaintes. Elle n'auroit point hésité à rompre avec toutes les Fées, mais le deſir de ſe venger, l'emporta ſur tout le reſte. Elle apprit, par ſes correſpondans, qu'entre Bayonne & Bordeaux, régnoit un Génie actif, ſubtil & méchant, adroit à prendre les formes les plus ſéduiſantes, poſſédant ſur-tout l'art de ſe vanter de conquêtes qu'il ne fit jamais, d'autant plus aimé des Fées, qu'il les avoit preſque toutes trompées, ſe mêlant de toutes les aventures, pour avoir le plaiſir de les faire échouer. La Fée Minucieuſe réſolut de l'avoir à quelque prix que ce fût ; elle lui écrivit : mais Brudner, depuis long temps dégoûté des Fées, ne daigna pas lui répondre ; elle eut recours au ſeul moyen qu'on puiſſe employer efficacement avec les fourbes, elle lui tendit un piége dans lequel il ne pouvoit manquer de tomber.

Brudner aimoit les mortelles, il recherchoit celles du premier rang, pour le plaiſir de publier leurs aventures, & de découvrir leurs perfidies ; mais il choiſiſſoit parmi les autres les objets de ſes amours. Minicieuſe prit la forme d'une jeune Bergere ; à force d'art & de preſtige, ſon teint acquit la fraîcheur de l'Aurore, ſa taille s'élança, ſa peau devint d'une blancheur éblouiſſante, & ſes cheveux d'un noir éclatant ; elle prit un air ſimple & modeſte, & dans un quart-d'heure, elle ſe trouva dans une des avenues du beau château de Brudner. Il méditoit en ſe promenant une tracaſſerie qui devoit brouiller ſix familles à la fois : il apperçoit Minucieuſe ; jamais beauté ne lui parut plus raviſſante : il s'approche d'un air tendre & ſoumis ; il lui demande avec intérêt qui elle eſt, d'où elle vient : elle affecte une pudeur, une timidité qui lui prêtent des charmes nouveaux : il veut la conduire dans ſon château ; elle réſiſte, il la preſſe, elle rougit en ſe défendant ; il étoit amoureux & vain, il ſe retint &

ne voulut employer d'autre force, que celle de ſon mérite. Le Génie Gaſcon ſe piquoit d'avoir les plus belles fleurs du monde ; il manquoit un bouquet à la Bergere, il lui demanda la permiſſion d'en cueillir un lui-même, dans l'eſpérance qu'on lui permettroit de le placer. La Bergere accepta ; mais tandis qu'il ſe baiſſoit pour moiſſonner la jacinthe & la violette, elle diſparoît. Que devint Brudner lorſqu'il ne revit plus ſa proie ? Il cherche autour de lui, il l'appelle, il pouſſe des cris affreux, il conſulte ſes taliſmans, il n'apprend rien ; il foule aux pieds le bouquet funeſte, & reprenoit avec fureur le chemin du château, lorſque la Fée, ſous ſa véritable figure, paroît dans les airs ſur un char de mille couleurs, attelé de ſix ſapajous aurore, auxquels elle avoit donné des aîles de chauve-ſouris, & qu'elle avoit dreſſés à voler. Arrête, lui dit-elle, c'eſt en vain que tu ſoupires, la Bergere qui t'a enflammée eſt en mon pouvoir, je ſuis la Fée Minucieuſe, je puis la ſouſtraire ou la rendre à tes vœux : tu peux l'obtenir, & je rendrai ſa beauté immortelle ; je ne mets qu'une condition à ce bienfait : c'eſt de me venger, de perſécuter le fils de Robert, le célebre Richard, qui ſe dit ſans peur. Il faut que tu faſſes échouer tous ſes projets ; tu en viendras facilement à bout ſi tu peux l'effrayer : à ce prix Clorifette eſt à toi. Le Génie promit & demanda ſa récompenſe. Il faut d'abord la mériter, lui dit la Fée Normande ; mais comme tu ne dois pas plus compter ſur mes promeſſes, que moi ſur ta parole, reçois ce gage, il te répondra de ma foi : elle lui donna un ruban conſtellé, au moyen duquel il auroit l'aſcendant ſur tous les Génies de ſon Ordre, qui pourroient traverſer ſes deſſeins ; elle y joignit le pouvoir de ſe rendre inviſible, & de prendre toutes les formes qu'il jugeroit à propos. Elle l'aſſura en même temps, que s'il ne rempliſſoit point ſes engagemens, elle le rendroit encore plus amoureux de Clorifette, qui deviendroit la plus laide, la plus fantaſque & la plus acariâtre des morrelles. Le Génie frémit, mais il ne témoigna rien de ſa crainte. La Fée diſparut, ſon char s'abbattit derriere un buiſſon ; elle reprit la figure de Clorifette, ſe fit voir à demi-nue à deux cents pas

de Brudner, prête à se baigner dans une fontaine. Le Génie y courut, & ne trouva que la Fée sur son char, qui lui renouvella ses promesses, & disparut.

Après la mort d'Astolphe, Robert & son épouse, n'ayant plus à craindre la malice des Génies, gouvernoient la Normandie avec une douceur qui les faisoit adorer de leurs Sujets. Ils avoient instruit leur fils Richard de tout ce qu'ils avoient eu à essuyer des Génies mal-faisans. Richard, qui ne croyoit pas trop aux Génies, s'exerçoit en tout événement, pour triompher d'eux, à se rendre le plus redoutable des Chevaliers, & le meilleur des hommes. Il couroit la campagne, habitoit les forêts, & n'avoit presque jamais de demeure fixe, afin que les malfaiteurs le crussent par-tout où ils ne le voyoient pas. Comme la Providence, il étoit présent en tous lieux, les malheureux trouvoient en lui un pere : dès qu'il en savoit un, il quittoit tout pour le secourir ; & afin que bientôt il n'y en eût plus, il rendit tous les Chevaliers responsables des crimes qui se commettroient sur leurs terres. Quelques-uns étoient eux-mêmes des oppresseurs ; il prit la cause de leurs vassaux, fit mordre la poussiere aux tyrans, & distribua leurs terres aux opprimés. Il ne voulut jamais de second dans aucune de ses entreprises les plus périlleuses ; il n'avoit des compagnons que lorsqu'il les croyoit nécessaires pour porter des secours plus prompts à ceux qui souffroient. Les pauvres l'appelloient Richard le bon ; son intrépidité lui fit donner, par tous les Chevaliers, le nom de Richard sans peur.

Lorsque Brudner arriva en Normandie, il apprit que Richard se disposoit à partir de Rouen, pour chasser d'une forêt voisine quelques brigands Irlandois qui s'y étoient réfugiés. Brudner gagna les devants. Vers le milieu de la nuit, le brave Richard entra dans la forêt, & alloit se cacher dans le fort le plus épais. Son chien le suivoit dans toutes ses expéditions ; il étoit né du chien qu'Astolphe avoit donné à son pere, & qui fut son compagnon & son convive, dans le temps que Robert contrefaisoit le sourd & le muet. Cet animal étoit si fatigué, que son maître descendit & le porta devant lui. Lorsqu'il fut parvenu au milieu du bois, les lutins

que Brudner avoit à ſes ordres, & qu'il avoit diſperſés ſur des arbres, ſe réunirent autour du Chevalier, en pouſſant des cris affreux ; ils voltigeoient ſur la croupe de ſon cheval & ſur ſes épaules : Richard ſe mit à rire & ſaiſit ſon épée : il crut d'abord que c'étoit un jeu des brigands pour l'épouvanter ; il frappoit autour de lui, mais aucun coup ne portoit. Il ne recevoit aucun mal des lutins ; il leur étoit défendu de lui en faire : le Génie qui protégeoit Richard, avoit menacé Minucieuſe de lui faire tomber les dents, & de la rendre éternellement chaſſieuſe, ſi elle portoit ſa vengeance juſqu'à attenter à ſes jours ; il ne lui étoit permis que de l'inquiéter, & d'eſſayer à lui faire perdre le nom de ſans peur. Les lutins redoublerent leurs cris ; Richard, tranquille & de ſang froid, commença de chanter & de crier comme eux. Déſeſpérés de n'avoir pu l'ébranler, ils ſaiſirent ſon chien, l'enleverent dans les airs, & le déchirerent. Richard fut très-ſenſible à ſa mort, & ſon plus grand chagrin fut ne pouvoir ſe venger.

Le Génie ne ſe rebuta pas ; il réſolut de prendre des moyens plus détournés, & que Richard ne pût pas ſuſpecter ; il renvoya les lutins, monta ſur un arbre, & ſe changea en enfant nouveau né : il ſe coucha dans un nid de tourterelles, & lorſque l'aurore parut, il ſe mit à pleurer. Richard qui continuoit ſa route l'entendit, il s'arrête, & regardant d'où pouvoient venir ces pleurs, il apperçut les deux pieds de l'enfant hors du nid. Il fut attendri de ce ſpectacle, il deſcendit auſſi-tôt de cheval, & monta de branche en branche ; il ne put ſe refuſer de baiſer cette innocente & malheureuſe créature qui lui ſourit. Le bon Richard s'indigna de la dureté de ceux qui avoient expoſé cet enfant, il le prit, l'enveloppa dans un coin de ſon manteau, le porta d'une main, & de l'autre s'aida pour deſcendre comme il étoit monté ; il le mit devant lui ſur le col du cheval à la place du chien, & au lieu de continuer ſa route, il prit celle de ſon Capitaine de chaſſes, & lui recommanda d'en avoir grand ſoin. Juſqu'alors le zele de Richard ne lui avoit pas permis de vérifier quel étoit le ſexe de l'enfant ; la

femme du Capitaine plus curieuſe, découvrit que c'étoit une fille, qui promettoit d'être la plus belle du monde. Richard pria cette femme de s'en charger, & lui promit de payer largement ſes peines. Heureuſement elle ſe préparoit à ſevrer ſon fils; elle profita de cette circonſtance pour nourrir la petite orpheline.

Richard étoit bien loin de ſoupçonner que cet enfant, dont le ſourire l'avoit frappé, & dont l'innocence l'avoit attendri, fût un Génie ennemi & mal-faiſant. Brudner par cette ruſe avoit rempli deux objets, l'un de donner le temps aux voleurs Irlandois qu'il protégeoit, d'éviter Richard, & l'autre d'entamer une aventure dont il concevoit les plus grandes eſpérances.

Richard entra dans la forêt; à peine eut-il fait quelques pas, qu'il vit un grand nombre de chiens qui ſuivoient pluſieurs Cavaliers. Il pique ſon cheval, & arrive juſqu'à eux l'épée à la main; il leur ordonne d'arrêter, & leur demande pourquoi, ſans ſa permiſſion, ils s'aviſent de chaſſer dans ſa forêt: eux, ſans répondre, le regardent, ſe prennent à rire, & continuent leur chaſſe. Richard les ſuit de ſi près, & leur porte de ſi rudes coups, que trois Chevaliers armés de toutes pieces, ſont forcés de s'arrêter. Ils baiſſent leurs lances & fondent tous les trois contre Richard, qui ne connoiſſoit d'autre arme que ſon épée. Plus indigné de leur lâcheté que de leur chaſſe, il les attend, détourne ſon cheval, évite leur fer, & en paſſant au milieu d'eux, il en atteint un & le renverſe ſur la ſelle; les deux autres prennent du terrein, &, gardant toujours un ſilence obſtiné, ils reviennent contre le Chevalier ſans peur, qui, plus heureux encore cette fois que la premiere, jette d'un coup de revers un des Chevaliers par terre. Il pouvoit le percer de ſon épée, ſa généroſité ne lui permet pas de frapper un homme déſarmé; il le laiſſa remonter à cheval; mais lorſqu'il y fut, les trois Chevaliers ſe regarderent & prirent honteuſement la fuite. Richard courut après eux; il les pourſuivoit ſi vivement, & étoit ſur le point de les joindre, lorſqu'il vit à travers les arbres une troupe gens qui danſoient trois à trois, tout nuds, quoique

de différens ſexes. Richard ſurpris de ce ſpectacle, abandonna les fuyards & s'approcha des danſeurs. Ils le regardent, & ſuſpendent leur danſe pour le ſaluer ; les femmes n'eurent aucune honte de leur nudité ; & ce qui le ſurprit le plus, c'eſt qu'elle n'excita en lui, ni plaiſir, ni peine ; alors il ſe rappella ce qu'on lui avoit ſouvent raconté dans le pays, de la famille de Hellequin.

CHAPITRE II.

Hiſtoire d'Hellequin & de ſa famille. Prodiges où ſe confond l'eſprit de Richard.

HELLEQUIN vivoit du temps de Charles Martel ; il fut un des Chevaliers dont la valeur illuſtra le plus la Normandie : il étoit riche & avoit une famille très-nombreuſe. Il avoit rendu de très-grands ſervices à Charles, qui le regardoit comme le boulevard le plus inexpugnable de ſes Etats. Dans le temps que Charles étoit occupé à conquérir l'Allemagne, les Sarraſins pénétrerent en France. Charles envoya un Courier à Hellequin, & le chargea de lever des troupes. Les Sarraſins avoient pillé les Provinces de l'intérieure de la France ; l'argent manquoit : le généreux Hellequin vendit ſes terres, & s'acquitta de ſa commiſſion avec un zele qui fut célébré par tous les Poëtes du temps. Charles prit le commandement de l'armée, il donna celui d'une diviſion au brave Hellequin. Il lui reſtoit encore un château qu'habitoit ſa famille. Les Sarraſins furent repouſſés juſqu'aux frontieres : on prit des quartiers d'hiver, Charles revint dans la capitale ; Hellequin eut l'honneur de commander en ſon abſence. Dans le fond il eût mieux aimé revenir au ſein de ſa famille, mais il n'eût pas été honnête de refuſer le commandement d'une armée ; il lui en coûta ſon château, il eſpéroit s'indemniſer ſur le butin qu'on feroit à la premiere bataille. On entre en campagne ; Hellequin eſt chargé de conduire un détachement contre l'ennemi ; un coup de fleche lui emporte un œil : il eſt vrai que dans ce combat il tua dix

Sarrasins de sa main, & qu'il en resta trois mille sur la place ; mais Hellequin qui avoit perdu la moitié de son sang & son œil, est ramené au camp. Charles le renvoie sur les derrieres en le comblant d'éloges ; & tandis qu'il est malade, on donne une bataille décisive. Le butin, selon l'usage, se partage entre présens ; la paix se fait, Hellequin revient chez lui, borgne, n'ayant pas le sou ; & pour comble de malheurs, trouvant sa famille dans la misere, & ne sachant où reposer sa tête. Il comptoit sur les bontés de Charles, & demanda une pension : sa demande fut trouvée très-juste, on la lui accorda ; il emprunta en attendant l'échéance de la premiere année. Dès que le terme fut venu, il se présenta au Trésorier, qui lui représenta que la derniere guerre ayant épuisé les finances, il étoit impossible que l'Etat pût payer des pensions. Hellequin ne murmura pas, il revint en Normandie gémir de son sort, & sans blâmer personne. Ses créanciers ne furent pas aussi doux ; n'ayant pas de quoi payer, ils se saisirent de sa personne ; & ses enfans, qui auroient pu gagner de quoi subsistanter leur pere, & acquitter peu-à-peu leurs dettes, furent renfermés dans la même prison.

Ce fut alors que la patience échappa au malheureux Hellequin. Il complotta avec ses enfans de se procurer la liberté : son épouse qui avoit la permission de sortir deux fois la semaine, pour aller mendier quelques alimens grossiers, que les acquéreurs des biens d'Hellequin lui donnoient pour sa famille, dans l'espérance qu'elle renonceroit à quelques prétentions qu'elle avoit pour sa dot, fournit aux prisonniers les instrumens dont ils avoient besoin. Une nuit, Hellequin & ses enfans mâles & femelles, armés jusqu'aux dents, se firent jour à travers la garde & sortirent de Rouen ; leur projet étoit de se répandre dans la campagne, & d'y vivre du travail de leurs mains. Ils se cacherent dans les bois ; ils y apprirent qu'un jugement flétrissant les condamnoit à la mort pour s'être procuré la liberté. Ce jugement paroissoit si bisarre à Hellequin, qu'il n'imaginoit point qu'on le mît jamais à exécution ; car, disoit-il, si quelqu'un doit être puni pour l'évasion d'un prisonnier, ce n'est pas le prisonnier, ce sont ceux qui le gardent, parce que c'est à eux de prendre toutes les pré-

cautions néceſſaires. Il en étoit ſi perſuadé, qu'il envoya ſa femme & ſes deux filles à Rouen ; il ſavoit d'ailleurs que ſes créanciers ne pouvoient pas les faire arrêter à cauſe de ſes dettes. A peine eurent-elles paru dans la ville, qu'elles furent priſes & conduites en priſon : le jugement rendu contre toute la famille alloit être exécuté ; l'échafaud étoit dreſſé, lorſque le Duc de Normandie, inſtruit que les victimes étoient les filles & la mere d'Hellequin, fit changer leur ſupplice en une priſon perpétuelle dans le donjon d'un vieux château ; la mere y mourut peu de jours après, & les deux filles, en voulant ſe ſauver, s'écraſerent contre des rochers.

Le déſeſpoir s'empara d'Hellequin & de ſes quatre enfans ; ils n'eurent point la force de réſiſter à leurs malheurs ; leurs têtes étoient proſcrites, ils n'avoient d'autre aſyle que le fond des forêts, ni d'autre demeure que le creux des rochers, quelques racines étoient leurs alimens ordinaires. Mes amis, dit un jour Hellequin à ſes fils, parce que des hommes cruels ont conſpiré notre mort, ſans que nous nous ſentions coupables d'aucun crime, leur livrerons-nous notre vie ſans la défendre ? Périrons-nous de faim dans ces forêts, parce que nous avons eu le bonheur d'échapper aux horreurs d'une infâme priſon ? Non, mes amis, rendons guerre pour guerre ; j'ai ſupporté patiemment la privation de la liberté, tant que j'ai cru que ma détention pouvoit tenir lieu à mes créanciers des ſommes que j'étois dans l'impoſſibilité de leur rendre. Mais à préſent qu'ils en veulent à notre vie, parce que nous nous ſommes livrés à ce penchant pour la liberté, inſéparable de notre exiſtence, je ſens que je ne ſuis plus le maître de me modérer : vendons leur chèrement le bien qu'ils veulent nous ravir. Nous ſommes déſarmés, commençons par nous procurer des armes, & malheur enſuite aux perfides qui tomberont ſous nos coups ; vous n'avez pas ſeulement une vie à défendre, mais une mère & des ſœurs à venger.

Les jeunes gens n'héſiterent point, ils promirent une armure à leur pere avant la fin du jour. Ils prirent leurs maſſues, ils allerent ſur le grand chemin ; deux Chevaliers paſſerent ; les quatre frères les attaquerent : la haine du

genre humain & le déſeſpoir leur donnerent un nouveau courage ; ils déſarmerent les Chevaliers, & s'emparerent de leurs cheveaux qu'ils conduiſirent à leur pere. Ils revinrent au même endroit attendre une nouvelle proie ; elle ne tarda point à paroître. Le Duc de Normandie avoit fait publier un tournoi, les Chevaliers s'y rendoient de toutes parts ; les quatre freres leur propoſoient le combat ſeul à ſeul, ou deux contre deux, avec cette condition que la dépouille reſteroit au vainqueur. Enfin, lorſqu'ils eurent des armes, le pere & ſes quatre fils ſortirent de leur retraite, ils jurerent de ne pas ſe ſéparer, & commencerent une guerre d'autant plus cruelle, qu'ils avoient à craindre une mort infâme s'ils étoient pris.

Il ſuffit qu'on débute dans le crime pour ne plus connoître de frein ; rien ne fut ſacré pour les Hellequins. Ils leverent une petite troupe avec laquelle ils aſſiegerent les châteaux voiſins, rien ne leur réſiſta. Les plus braves Chevaliers tomberent ſous leurs coups, les maiſons de leurs créanciers furent dévaſtées ; s'ils ſommoient un château de ſe rendre, il falloit qu'on ſe rendît à diſcrétion ; une défenſe de vingt-quatre heures étoit punie par le fer & par le feu, par la mort des hommes & par le déshonneur des femmes. Plus Hellequin & ſa famille avoient été vertueux juſqu'alors, & plus ils ſembloient aimer le crime. Souvent au milieu de ces excès, le ſouvenir de leurs vertus paſſées leur arrachoit des larmes ameres ; mais dès qu'il ſe préſentoit quelqu'occaſion de piller, tout étoit oublié, ils n'en devenoient que plus furieux. Dans leur ivreſſe, ils commettoient les cruautés les plus inouies ; veuves, orphelins, innocens ou coupables, tout étoit l'objet de leur barbarie.

Les cris & les murmures s'élevoient de tous côtés ; le Duc de Normandie fut effrayé des maux que les Hellequins avoient faits ; leur troupe avoit groſſi au point qu'il paroiſſoit impoſſible de la détruire ſans des forces ſupérieures. Il convoqua la Nobleſſe de ſes Etats ; il fut réſolu de faire la guerre en forme à cette armée de brigands. Cependant avant de faire aucun acte d'hoſtilité, on publia que ſi Hellequin & ſes enfans vouloient rentrer

dans leur devoir, on leur feroit grace en faveur des ſervices qu'Hellequin avoit rendus & des belles actions de ſa vie. Hellequin rejeta cette propoſition avec mépris : les ingrats, dit-il, ils ne ſe ſouviennent de mes ſervices, que parce que j'ai la force en main, & qu'ils me craignent ! qu'ils me rendent mon épouſe, mes filles & mes vertus, & je me ſoumettrai.

Le Duc étoit juſte, il voulut voir le procès d'Hellequin ; il trouva que les dettes qu'il avoit contractées dans ſon extrême néceſſité, ne montoient point au quart des ſommes qu'il avoit réellement touchées, qu'elles étoient groſſies par les uſures les plus criantes. Il reſtoit encore deux de ſes créanciers, ils furent condamnés à mort. Quant à l'évaſion de la famille d'Hellequin, il fut décidé que ſi les Géoliers avoient veillé plus exactemens ſur les priſonniers, ils ne ſe ſeroient point échappés ; les Géoliers furent condamnés à une priſon perpétuelle, pour n'avoir pas empêché qu'on introduiſît des armes & autres inſtrumens dans la priſon ; ce qui n'avoit pu ſe faire que par leur négligence. Il trouva l'arrêt de mort ſévere, mais juſte, parce qu'un citoyen qui eſt ſous le pouvoir de la loi, peut bien profiter de la négligence de ſes gardes pour recouvrer la liberté, & même agir de ruſe ; mais ne doit point uſer de violence, & il étoit prouvé qu'Hellequin avoit bleſſé une des ſentinelles.

Ce jugement, avec tous les motifs, fut envoyé aux Hellequins en même temps que leur grace. Ils l'auroient acceptée s'ils avoient été ſeuls. Les Officiers de la troupe furent informés des offres qu'on faiſoit à leurs Chefs ; envain leur promit-on une amniſtie générale, ils jurerent la mort des Hellequins s'ils ſe ſoumettoient, & de continuer leurs brigandages ſans eux. Hellequin renvoya le Hérault du Duc, & lui fit dire qu'il étoit réſolu de ſe défendre juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

L'armée du Duc, compoſée de toute la Nobleſſe de Normandie, de vieux ſoldats & de citoyens, ſe mit en campagne. Hellequin rangea la ſienne en bataille, elle étoit inférieure en nombre à celle du Duc, mais chaque ſoldat étoit déterminé à vaincre ou à mourir. Les deux armées étoient trop irritées pour s'amuſer à de ſimples eſcarmouches : à

peine furent-elles en préſence, qu'elles en vinrent aux mains : la valeur combattoit contre la rage : au premier choc, le champ de bataille fut couvert de morts. Les brigands étoient adoſſés à la forêt, on la tourna & on les enveloppa ; alors le combat devint furieux, chaque combattant tuoit ou recevoit la mort, il n'y avoit aucun quartier à eſpérer. Les Normands ſe ſeroient crus déshonorés de demander grace ; les brigands ſe faiſoient un devoir de ne pas en faire. La bataille dura depuis cinq heures du matin juſqu'à huit : trois fils d'Hellequin, après avoir fait des prodiges de valeur, voyant que tout étoit perdu, s'élancetent au milieu de l'armée ennemie, tuerent un nombre prodigieux de ſoldats, & trouverent la mort qu'ils cherchoient : le quatrieme, bleſſé de pluſieurs coups, fut fait priſonnier ; il fut conduit au Duc, qui chercha vainement à le conſoler ; il ſe jeta ſur l'épée de l'Officier qui le conduiſoit, & ſe tua.

Hellequin fut trouvé au milieu d'un nombre conſidérable de Normands qu'il avoit tués ; il reſpiroit encore, on le porta dans la tente du Duc qui l'embraſſa, & qui lui promit de le rétablir dans le rang de ſes ancêtres. C'en eſt fait, dit le malheureux pere, je meurs, & c'eſt le ſort le plus heureux que le Ciel puiſſe me faire : je péris le dernier de ma famille, & je regarde cette circonſtance comme une punition que je mérite. J'ai conduit mes enfans dans l'abyme, je les ai ſoulevés contre leur patrie ; homme foible & puſillanime, je n'ai pas eu le courage de ſupporter une vertu malheureuſe, & j'ai eu la témérité de m'armer contre tout ce que l'homme doit reſpecter le plus, ſa patrie ; je l'ai eu en horreur : puiſſe-t-elle être ſatisfaite par ma mort ! puiſſe le Ciel être touché de mon repentir ! A peine eut-il prononcé ces mots, qu'Hellequin expira. Quant aux brigands qui reſtoient après la bataille, ils ſe raſſemblerent tous, & tournant leurs épées les uns contre les autres, ils expirerent tous ſur le champ de bataille.

Telle eſt l'hiſtoire de la famille d'Hellequin. Depuis qu'elle avoit péri, le bruit s'étoit répandu que Dieu, à la bonté & à la juſtice de qui nous avons la témérité de preſcrire des bornes, plus touché des anciennes vertus d'Hellequin,

d'Hellequin, qu'indigné de ſes crimes, l'avoit condamné lui & ſa famille, d'errer dans cette même forêt; d'en ſortir dans certain temps pour annoncer à leurs concitoyens les événemens heureux ou malheureux qui devoient arriver. Cette épreuve devoit durer un certain nombre d'années; & pendant ce temps-là ils devoient être expoſés à toutes les intempéries des ſaiſons, & à tous les accidens qui affligent la nature humaine, quoiqu'ils n'euſſent qu'un corps fantaſtique & aërien : il leur étoit permis de ſe montrer aux hommes ſous telles formes qu'ils voudroient prendre; après ce temps expiré, ils devoient aller recevoir la récompenſe de leurs vertus.

Richard conçut que les perſonnes qu'il voyoit, étoient cet infortuné & ſa famille; il en ſavoit l'hiſtoire; plus il les conſidéroit, & plus il ſe ſentoit pénétré de reſpect; l'attirante majeſté de la vertu étoit ſur leurs lèvres, & ſur leur front la candeur de l'innocence & la modeſtie du repentir. Il vit parmi eux, un de ſes Ecuyers qui étoit mort depuis un an. Richard lui demanda avec étonnement par quel prodige il le revoyoit après l'avoir vu mourir & enterrer, il y avoit plus d'un an. Il eſt vrai que je mourus, répondit l'Ecuyer. Qui t'a donc reſſuſcité? reprit Richard. Je ne ſuis point reſſuſcité, répliqua l'Ecuyer. Quoi, s'écria Richard, tu voudrois me perſuader que tu n'es ni mort, ni vivant! Parbleu tu étois bien inconſéquent & bien fou, quand tu étois à mon ſervice; mais jamais il ne t'eſt venu en fantaiſie de me perſuader de ſemblables folies. Explique-toi; enfin quel eſt ton exiſtence?

Non, Monſeigneur, reprit-il, je ne ſuis pas reſſuſcité; ce corps qui frappe vos yeux, n'eſt qu'une ombre vaine, coupable de quelques crimes, & douée de quelques vertus; l'Être ſuprême qui doit punir le mal, & qui ſe plaît à récompenſer le bien, m'a impoſé les mêmes peines qu'à la famille d'Hellequin; nous ſommes pluſieurs dans le même cas. Cette forêt eſt la même que celle où il vint ſe réfugier avec ſes enfans, lorſqu'il s'échappa de la priſon de Rouen : vous ſavez que j'y venois ſouvent chaſſer avec quelques amis qui étoient morts avant moi; nous avons conſervé notre goût pour ces lieux, & nous nou

y ſommes joints à la famille d'Hellequin : ces femmes que vous voyez, ſont ſes deux filles & ſon épouſe. Nous ne rougiſſons point de notre nudité, parce que cette pudeur, que la nature inſpire aux hommes & aux femmes, n'étant qu'un frein qu'elle oppoſe à leurs deſirs pour les irriter encore davantage, & rendre plus efficace l'acte par lequel ils ſe perpétuent, en le rendant plus vif, devient inutile, dès que l'ame dépouillée du corps, n'a plus la faculté de ſe reproduire.

Eh bien, mon ami, lui dit Richard, qui ne comprenoit par trop ces ſubtilités métaphyſiques, puiſque tu erres dans ces forêts, dis-moi quels ſont ces trois brigands que j'ai rencontrés, & qui s'aviſent d'y chaſſer ſans permiſſion ? Suivez-moi, lui dit l'Ecuyer, je vais vous faire voir celui que vous avez cru abattre d'un coup d'épée. Que j'ai cru abattre ! dis-tu ? reprit Richard ; ne voudrois-tu pas me perſuader encore que je ne l'ai pas renverſé de ſon cheval ? Il eſt vrai, répondit l'Ecuyer, que le Chevalier s'eſt cru bleſſé, & qu'il a eu le bonheur de croire qu'il étoit jeté par terre. Ecoute, s'écria Richard avec impatience ; ſais-tu que je n'aime pas toutes ces énigmes-là, que je trouve très-mauvais que tu me diſputes des faits dont j'ai été non-ſeulement témoin, mais encore l'auteur. C'eſt-à-dire, inſiſtoit l'Ecuyer, que vous avez cru..... Oh, tu me ferois enrager, interrompit Richard, tout phantôme que tu es, tu pourrois bien attraper quelque horion, ainſi que ce brigand ; mais enfin puiſque tu veux me le faire voir, conduis-moi.

L'Ecuyer le mene au pied d'une aubépine, où il vit en effet le Chaſſeur qu'il avoit renverſé, & qui ſe leva pour le mieux recevoir. De quel droit, lui dit Richard, oſez-vous chaſſer dans ces bois ſans ma permiſſion ? Ne ſavez-vous pas qu'ils ſont réſervés pour mes plaiſirs ? Je le ſais, répondit le Chevalier ; mais celui qui diſpoſe de toi, peut bien diſpoſer de ta forêt ; c'eſt lui qui m'a permis d'y chaſſer, je n'ai aucun compte à te rendre. A ces mots, Richard ne ſe poſſédant plus, s'élance ſur le Chevalier. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque croyant le ſaiſir par le milieu du corps, il n'embraſſa qu'une ombre, & qu'il le vit à dix pas de lui, éclatant de rire avec l'Ecuyer. Il

s'élance encore ſur eux ; leur premier mouvement fut un ſigne d'effroi ; le ſecond un témoignage de dédain ; tous ceux qui danſoient, & qui avoient vu de loin la fureur de Richard, accoururent comme involontairement, puis s'arrêterent en riant. C'eſt aſſez, dit le Chevalier impalpable : écoute Richard, & que ta ſurpriſe ceſſe ; je ſuis Hellequin, les deux Chaſſeurs que tu as rencontrés avec moi, ſont mes deux fils. Nous avons conſervé, après notre mort, le goût pour la chaſſe, que nous avions contracté pendant la vie. L'habitude de combattre qui nous reſte, nous a portés à t'attaquer : nos corps, ainſi que nos armes, ne ſont que des ſimulacres ; tu nous a porté des coups inutiles ; cependant comme nous ſommes ſuſceptibles des mêmes ſenſations que toi, malgré nos corps aëriens, j'ai cru que tu m'avois frappé réellement, & je ſuis tombé par une ſuite naturelle de mon illuſion ; j'ai tout-à-l'heure éprouvé un véritable effroi lorſque tu t'es précipité ſur nous ; un moment de réflexion a diſſipé toute cette crainte. Mes filles & mes fils, par un mouvement ſemblable, ſont venus à mon ſecours ; ainſi nous éprouvons des paſſions, & même des maux, ſans que notre exiſtence puiſſe en être altérée.

Richard fit pluſieurs queſtions à Hellequin, il lui demanda bien des choſes qui étoient cachées dans l'avenir ; Hellequin lui répondit que Dieu ſeul pouvoit lire dans les temps, que c'étoit pour le bonheur des hommes qu'il ne leur manifeſtoit pas les événemens futurs ; que, conformément à cette providence, il ſauroit tout ce qui devoit arriver à Richard, qu'il ne le lui diroit pas. Après une longue converſation ils ſe ſéparerent ; Hellequin lui donna une grande piece de ſoie, & Richard en fit une écharpe, dont il ſe para tout de ſuite ; jamais il n'en avoit vu de plus belle. Tu es pourſuivi par un Génie méchant & ruſé, lui dit Hellequin, & par des lutins qui ſont à ſes ordres ; ils ne manqueront pas d'être jaloux de ton écharpe, je crains qu'ils ne te tracaſſent. Je défie l'enfer de me l'enlever, dit Richard.

CHAPITRE III.

Origine du goût des Normands pour les pommes. Sages Réglemens de Richard. Inconvéniens de la mendicité des Religieux.

APRÈS avoir quitté Hellequin, Richard reprit son chemin; il étoit nuit : les Chaſſeurs qu'il avoit ſuivis à travers la forêt, l'avoient détourné de ſa route, il ne ſavoit plus où il en étoit. Il apperçut, au clair de la lune, une fontaine couverte de quelques arbres raillés en berceau ; il étoit fatigué, il deſcendit auprès de la fontaine ; il vit devant lui un pommier chargé du plus beau fruit qu'il eût jamais vu ; il ne comprenoit pas comment un tel arbre ſe trouvoit au milieu d'une forêt, & qu'on n'eût point touché à un fruit que ſa beauté invitoit à cueillir, dans un endroit où paroiſſoient aboutir les principales routes. Richard ſecoua l'arbre, quelques efforts qu'il fît, il n'en put faire tomber aucune pomme ; l'arbre étoit élevé, il ſe diſpoſa à y monter ; il l'embraſſa des jambes & des bras, il eſt déjà parvenu aux deux tiers de la tige ; mais à meſure qu'il monte, la tige s'alonge & les branches s'éloignent ; Richard eſt trop avancé pour reculer, il monte toujours, il ſe trouve à dix toiſes de terre ; il monte encore, & voit le ſommet des plus hauts arbres au-deſſous de lui. Le vent du midi ſouffloit, il courba une branche que le Chevalier ſaiſit ; à peine l'eut-il touchée, que l'arbre décrut dans la même progreſſion qu'il avoit grandi, & revint peu-à-peu dans ſon état naturel. Richard cueillit une pomme : auſſitôt qu'il l'eut arrachée, il en pouſſa une autre plus belle que la premiere ; il cueillit la ſeconde, & ſoudain il en parut une troiſieme plus belle que la ſeconde ; il l'arracha encore, & il en ſortit du même endroit une quatrieme. Les trois qu'il avoit priſes étoient ſi groſſes, qu'à peine il pouvoit les ſoutenir ; auſſi n'en cueillit-il pas davantage, & deſcendit de l'arbre, dont il coupa une branche, afin de pouvoir le retrouver.

Après avoir long-temps erré dans la forêt, il reconnut une route, la ſuivit, & arriva à Rouen à minuit; il ſe coucha après avoir lui-même enfermé ſes pommes.

Le lendemain au deſſert (c'étoit jour de gala à la Cour du Duc Robert), Richard fit apporter les trois pommes: tout le monde fut frappé de la beauté de ce fruit. Il raconta comment il l'avoit cueilli, & la propriété ſinguliere de l'arbre. On en conclut qu'il étoit enchanté, & qu'il ſeroit dangereux de manger de ce fruit. On propoſa d'en faire l'épreuve; on partagea une pomme en pluſieurs morceaux, au lieu de pepin on trouva une perle de la groſſeur d'une olive & d'une très-belle eau. On fit venir un chien, & on lui jeta un morceau de la pomme; lorſqu'il voulut la prendre, le morceau s'éloigna de ſa gueule, roula & fuit ſur le parquet; plus le chien la ſuit avec avidité, & plus le morceau fuit avec vîteſſe. Le chien de Robert étoit ſur les genoux de ſon épouſe, il ſemble admirer ce phénomene; mais enfin, impatienté de la durée de cette chaſſe ſinguliere, il s'élance, attrape la pomme fugitive & l'avale. La Ducheſſe crut ſon chien empoiſonné, l'alarme fut dans toute la Cour; le chien n'éprouva aucun mal, & l'on ſe détermina à manger le reſte de la pomme; on la trouva plus délicieuſe encore qu'on ne l'avoit trouvée belle.

Richard revint le jour même dans la forêt pour chercher le pommier; toutes ſes recherches furent inutiles. Il fit publier que celui qui pourroit le découvrir, obtiendroit pour récompenſe une pomme d'or auſſi groſſe que la pomme qu'il reporteroit. Une foule de peuple ſe répandit dans la forêt, & chercha de tous côtés; on ne trouva rien. Richard étoit au déſeſpoir de n'avoir pas cueilli une plus grande quantité de pommes. Il fit réſerver les pepins de celles qu'il avoit; & quoique la Ducheſſe ſa mere eût grande envie d'en faire de beaux pendans d'oreille, il les ſema de ſa propre main, après avoir écrit ſon nom autour de chaque pepin. En moins d'un an ils produiſirent des tiges qui furent en état d'être greffées; & dans trois, les arbuſtes furent chargés de fruits, mais bien dégénérés pour la groſſeur & pour le goût.

Cependant tout le monde voulut avoir des pommes

pour en ſemer les pepins ; Richard n'en refuſoit à perſonne, elles devinrent communes, toute la Normandie fut couverte de pommiers. Ceux qui n'aimoient point ce fruit s'y accoutumerent, & tous ceux qui l'aimoient n'en voulurent plus d'autre. L'eſpece que Richard avoit découverte, fut appellée de ſon nom. On n'en mangea d'abord que pour faire ſa cour à Richard : ce qui n'étoit qu'un ton, devint une habitude, & l'habitude dégénéra en néceſſité : de-là vient ce goût pour les pommes, qui naît avec les Normands.

Mais revenons aux exploits de Richard : il aimoit beaucoup la forêt où il avoit déjà trouvé un ſi grand nombre d'aventures. Un jour qu'il la traverſoit, il entra dans une Chapelle, & vit un mort qu'on y avoit expoſé : Richard étoit pieux, il ſe mit à genoux, & pria l'Être ſuprême de faire grace à l'ame de cet homme, & il ſortit. A peine étoit-il remonté à cheval, qu'il ſentit quelqu'un s'élancer ſur la croupe ; il ſe retourne & ſe voit embraſſé par un homme nud. C'étoit le même pour lequel il venoit de prier, & qui de ſa léthargie étoit retombé dans le délire. Il tenoit Richard, & de temps en temps le mordoit & lui donnoit de grands coups. Le Chevalier avoit beau ſe débattre, il ne pouvoit pas s'en débarraſſer. Il trouve ſur ſes pas une riviere, il eſpere qu'en y entrant, cet homme effrayé l'abandonnera : il y pouſſe ſon cheval ; mais plus il avance, & plus ce malheureux ſerre Richard dans ſes bras ; déjà l'eau couvre le cheval, & parvient aux épaules des Cavaliers ; efforts inutiles ! Enfin Richard revient ſur ſes pas & ſort de la riviere : alors l'homme en délire reprend ſes ſens, deſcend, & remercie Richard, qui met lui-même pied à terre. Il apprit que ce malheureux étoit un pere de famille, qu'un coup de ſoleil avoit réduit à l'extrémité ; qu'après trois jours de délire, il étoit tombé en léthargie, & que vraiſemblablement on l'avoit cru mort ; mais qu'ayant gagné ſa maladie en travaillant pour ſes enfans, il étoit étonné qu'ils ſe fuſſent ſi preſſés de le porter au tombeau.

Richard le ramena chez lui, il trouva ſa femme & ſes enfans dans les pleurs. Il fut charmé de la joie qu'il vit renaître parmi eux, lorſqu'il leur rendit leur pere. Il leur

reprocha de l'avoir tranſporté trop vîte. Ils répondirent que les Moines s'en étoient emparés, & l'avoient enlevé malgré les cris de ſa famille. Richard revint à la Chapelle, menaça les Moines, & ordonna qu'à l'avenir les morts ne ſeroient enterrés que deux fois vint-quatre heures après qu'ils auroient expiré, & qu'il y auroit toujours deux Religieux pour les veiller. Cette ordonnance fut publiée le lendemain, avec ordre à tous les Prêtres & Religieux de s'y conformer ſous les peines les plus ſéveres. L'infortuné, que la fraîcheur de l'eau avoit guéri, & qui devoit la vie à Richard, vécut encore pluſieurs années, & vit ſa famille établie avant ſa mort.

Ce ne fut pas le ſeul ſervice que Richard eut occaſion de rendre. * Il vit dans la forêt un Moine que le Supérieur de ſon Couvent & un Soldat ſe diſputoient; ils étoient prêts d'en venir aux coups. Richard les ſépara, & leur demanda le ſujet de leur querelle. Le Soldat prit la parole, & dit : Monſeigneur, je ſuis chargé de lever des troupes pour le Roi de France; cet homme, qui ſe dit Moine, & qui m'a promis, il y a un an, de ſervir ſous la banniere du Seigneur de mon village, refuſe de venir avec moi : il eſt ſi peu Moine, que je viens de le ſurprendre avec ſa maîtreſſe. Seigneur Chevalier, répondit le Supérieur, il y a dix ans que ce Moine eſt au Couvent, & qu'il en porte l'habit : il eſt vrai que je l'envoyai l'année derniere faire une quête à Paris; mais quand même il auroit promis d'aller ſervir le Roi, cet engagement ne pourroit avoir lieu, attendu qu'il étoit engagé avec ſon Couvent : l'habit qu'il porte eſt une preuve que ce Soldat eſt un impoſteur. Mon Pere, nous allons voir, reprit Richard; l'habit ne fait pas le Moine. Alors il interrogea le jeune Religieux : il lui demanda s'il étoit Prêtre; il répondit qu'il ne l'étoit

* On liſoit dans quelques anciennes éditions, que Richard rencontra le Diable & un Ange qui ſe diſputoient l'ame d'un Moine. J'ai rétabli le texte que des ennemis de la vie religieuſe avoient ſans doute altéré. Les prétentions du Diable ſur l'ame d'un Moine, ſont injurieuſes aux Religieux; au lieu qu'il eſt tout ſimple qu'un Frere Quêteur puiſſe être tenté & ſuccomber. Les plus ſaints Fondateurs, & notamment Saint Bruno, ſe ſont fort élevés contre la Quête.

pas, & convint qu'il avoit promis de ſervir, mais que c'étoit par un motif de charité, pour empêcher qu'on ne prît un jeune homme, qui, du travail de ſes mains, entretenoit ſon pere qui étoit fort vieux, ſa mere qui étoit malade, & ſes deux ſœurs. Richard loua beaucoup le Moine, & étoit prêt de le rendre à ſon Supérieur pour cette ſeule bonne action. Il reſtoit l'article de la Maîtreſſe; le Moine nia d'abord : le Soldat jure qu'il a dit la vérité, & offre de faire venir la jeune fille, qui habitoit une petite maiſon dans la forêt même. Le Chevalier prit le Soldat au mot, & le Moine pâlit : en moins d'un quart-d'heure la jeune fille arrive. Richard lui demande qui elle eſt, & ſi elle connoît le Religieux? Hélas! oui, répondit-elle d'un air naïf, c'eſt lui qui a empêché mon frere d'aller à la guerre. Oh, oh! s'écria Richard, je vois bien qu'il ne faut pas juger d'une action, ſans en connoître le motif : pourſuivez, dit-il à la jeune fille; par quel haſard vous a-t-il amenée ici? Il a dit à mon pere, continua-t-elle, qu'il le plaignoit beaucoup d'avoir une famille ſi nombreuſe, & qu'il vouloit l'aider à la placer; il a propoſé à mon frere de le faire recevoir Frere Portier, mais mon frere a refuſé, & il a mis ma ſœur auprès de la niece du Supérieur. Et vous, ma fille, dit Richard? Moi! c'eſt pour lui qu'il me deſtine, répondit-elle naïvement, il n'attend qu'une diſpenſe de Rome pour confirmer notre mariage. Ce mot de mariage étonna Richard, qui ne croyoit pas les choſes ſi avancées. A force d'interroger l'innocente Payſanne, il apprit que le Moine, après lui avoir fait entendre que les Religieux avoient leurs Religieuſes, s'étoit fait marier par le Sacriſtain, & qu'il lui avoit perſuadé qu'avant de rendre leur mariage public, il falloit avoir la confirmation du Pape, ſans quoi les traîtres excommuniés, qui haïſſoient les Moines, pourroient leur porter un grand préjudice. N'en dites rien, Monſeigneur, je vous prie, ajouta-t-elle, ce ſecret n'eſt ſu que de vous, du Pere Supérieur & du Sacriſtain. Richard ne put s'empêcher de rire de la ſimplicité de cette enfant, car elle n'avoit pas encore quinze ans. Bientôt l'indignation ſuccéda à ce premier mouvement; il adjuga le Moine au Gendarme, auquel il recommanda de veiller

ſoigneuſement ſur ſa conduite, & de le lui repréſenter, lorſque la guerre des François ſeroit terminée, s'il n'étoit pas tué : il retira la ſœur d'auprès de la niece du Supérieur, & ramena ces deux jeunes filles au château. Il leur fit connoître l'abyme où le ſcélérat les avoit plongées, les fit rendre à leur pere, & aſſura une penſion à cette honnête famille, au ſein de laquelle l'hypocriſie avoit eſſayé d'introduire la corruption. Richard ne ſe borna point à la punition du Moine, il remonta à la ſource du mal : il vit que la quête entraînoit néceſſairement une vie errante & diſſipée ; qu'elle offroit aux Religieux des occaſions périlleuſes, auxquelles la vertu des plus grands Saints avoit bien de la peine à réſiſter. En conſéquence il défendit aux Moines de quêter, & leur donna des terreins incultes à défricher & à faire valoir. Les Religieux ne manquerent point de crier à l'impiété, & de menacer Richard de leurs anathêmes. Il fit punir les plus mutins ; & tant qu'il fut le maître, on ne vit point de Quêteurs. Comment voulez-vous, diſoit-il aux Moines, que j'extirpe la mendicité, ſource de la plupart des maux qui affligent les États, lorſque vous en faites un précepte, & que vous en donnez l'exemple ?

CHAPITRE IV.

Etrange mariage de Richard. Mort de ſon épouſe. Qui elle étoit.

LA fille que Richard avoit donnée à élever à ſon Capitaine des Gardes, croiſſoit à vue d'œil : à ſept ans elle étoit auſſi formée qu'une autre à quinze. Sa beauté étoit frappante ; c'étoient les graces les plus naïves, les yeux les plus tendres, la bouche la plus agréable ; elle réuniſſoit tous les caracteres de la beauté ; en ſorte qu'elle plaiſoit également à tout le monde. Ceux qui n'aimoient que les beautés ingénues, étoient ſéduits par ſon air ſimple & modeſte ; les cœurs qui ne pouvoient être frappés que par des traits vifs & piquans, trouvoient en elle tout ce qui

pouvoit leur plaire : elle recueilloit les ſuffrages de celui qui préféroit les brunes, & l'admiration de celui qui couroit après les blondes ; ſon eſprit & ſon caractere prenoient le ton de tous les caracteres & de tous les eſprits. Vive, indolente, capricieuſe avec les uns, toujours égale avec les autres ; ſenſée ou folâtre ſelon les circonſtances ; médiſante ou diſcrete, raiſonnable ou inconſéquente, avare ou généreuſe, ſévere ou compatiſſante, affable ou impérieuſe ; elle ſe rendoit charmante à tous ceux qui l'approchoient.

Richard ne put échapper à ſes charmes ; il ſe félicitoit chaque jour de l'avoir ſauvée ; il mettoit tous ſes ſoins à former ſon cœur & à cultiver ſon eſprit. Ses ſuccès paſſoient ſes eſpérances ; il avoit commencé par l'aimer comme ſa fille, il en vint à ne voir en elle qu'une maîtreſſe adorée ; & lorſqu'il voulut ſe rendre compte de ſes ſentimens, il ne fut plus le maître de les combattre. Malgré ſon amour il ne ſongeoit point à en faire ſon épouſe ; il avoit trop de delicateſſe pour n'en faire que l'objet de ſes plaiſirs ; il ſe bornoit à l'aimer ſans ſonger encore à ce que deviendroit ſon amour. Une circonſtance à laquelle il n'avoit pas penſé, le força de faire des réflexions ſur ſon état.

Robert étoit vieux, ſon épouſe étoit morte, & Richard étoit le ſeul eſpoir de la Normandie. Il s'expoſoit aux aventures les plus périlleuſes, & il pouvoit être enlevé à ſes ſujets. Les Barons & les Chevaliers s'aſſemblerent ; ils lui repréſenterent combien le peuple ſeroit à plaindre s'il ne laiſſoit pas de ſucceſſeur. L'État étoit menacé d'une invaſion par les Anglois, les François ſoutiendroient leurs prétentions, & les Seigneurs les déchireroient par leurs factions. Ils le ſupplierent au nom de la Nation, de choiſir une femme qui pût lui donner des héritiers, & conſerver la Normandie à ſes anciens Maîtres. Richard leur répondit qu'il auroit égard à leurs repréſentations.

Si la tendreſſe pour Éléonore, c'eſt ainſi qu'il avoit nommé la jeune orpheline, eût pu augmenter, la ſituation où le mettoient les repréſentions de ſes ſujets l'auroient portée à l'excès. Il ſentoit ſon cœur incapable d'en aimer une autre qu'elle ; il ne pouvoit penſer à la quitter ſans une peine inſupportable, & n'oſoit ſonger à l'épouſer ſans honte. La naiſſance d'Éléonore le déſeſpéroit ;

un enfant trouvé par haſard, né peut-être d'une mere infâme! Ces idées le jetoient dans la conſternation. Éléonore s'en apperçut, & voulut ſavoir la cauſe de ſon chagrin. Richard lui avoua ſon amour & ſon embarras : Éléonore, qui connoiſſoit l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur ſon cœur, au lieu de ſe plaindre du ſort, exhorta ſon amant à choiſir une épouſe digne de lui. Elle lui nomma les objets les plus aimables. Il les rejeta avec mépris; plus elle lui marquoit du déſintéreſſement, & plus elle l'enchaînoit. Enfin, ne pouvant plus y réſiſter, il tombe à ſes genoux, & lui proteſte qu'il eſt détetminé à l'épouſer : elle combattit cette réſolution avec force; elle ſavoit bien que plus elle mettroit d'éloquence à l'en détourner, & plus elle l'y affermeroit.

Enfin Richard convoqua une aſſemblée de tous les États, & déclara qu'il avoit choiſi une épouſe, & que dans ce choix il n'avoit conſulté que l'intérêt de ſes peuples. Il leur perſuada qu'il avoit évité de former une alliance avec les Princes voiſins, afin que jamais ſes États ne puſſent paſſer à des Souverains étrangers; & qu'au cas de défaut d'enfans, ils puſſent être gouvernés par les Seigneurs de la nation; qu'il avoit aſſez de parens pour n'avoir point à craindte de manquer de ſucceſſeurs, & qu'en tout événement il le déſigneroit avant ſa mort. Il ajouta qu'il n'avoit pas voulu non plus choiſir parmi les filles des Seigneurs de ſa Cour; qu'il connoiſſoit leur mérite, mais qu'il n'avoit pas jugé à propos d'exciter la jalouſie de perſonne. Alors il raconta comment il avoit rencontré la jeune Éléonore, les ſoins qu'il avoit pris pour la former & la rendre digne d'être leur Souveraine. Les Seigneurs étoient ſi prévenus en faveur de l'orpheline, que le choix de Richard fut univerſellemont approuvé : s'il y en eut qui le blâmerent, ce furent ceux qui aſpiroient à s'en faire aimer.

Le mariage du Duc avec Éléonore fut célébré avec la plus grande magnificence. Il y eut un carouſel où Richatd ſe diſtingua : il combattit ſucceſſivement contre le Comte d'Alençon, le Comte de la Matche & le Duc d'Aquitaine; il les vainquit dans toutes ſortes d'exercices. Pluſieurs autres Chevaliers s'y diſtinguerent; le Comte

de Vendôme abbatit le Comte de Champagne & l'Amoureux de Galles : on appelloit ainſi le Chevalier déſigné pour épouſer la Princeſſe d'Angleterre. Éléonore préſidoit aux joutes & diſtribuoit le prix. Jamais mariage ne fut en apparence plus heureux que celui de Richard ; mais que de contradictions lui fit eſſuyer ſon épouſe ! Elle le tourmentoit de maniere que, quelques raiſons qu'il eut de ſe plaindre, il étoit forcé de convenir, lorſqu'il examinoit les choſes de près, que c'étoit lui ſeul qui avoit tort : elle lui donnoit à tout moment ſujet d'être jaloux, & ſes moindres ſoupçons paroiſſoient des injuſtices. Elle le contrarioit ſans ceſſe ; c'étoit toujours elle qui ſe plaignoit d'être contrariée, & lui ſeul ſe croyoit coupable ; il l'adoroit ; & elle lui reprochoit ſans ceſſe ſon indifférence. Elle fit tout ce qu'elle put pour le rendre injuſte, cruel & méchant ; mais elle ne put jamais parvenir à changer ſon caractere.

Enfin, après ſept ans de mariage, la Ducheſſe Éléonore, ennuyée ſans doute de ne pouvoir faire tomber ſon mari dans le piége, feignit une maladie mortelle ; elle affectoit de ſouffrir des douleurs inſupportables. Richard étoit déſolé ; plus il témoignoit de chagrin, & plus elle jetoit de cris. Elle ne vouloit être ſervie que par lui, il ne la quittoit pas un inſtant : elle tomba dans le délire ; elle frappoit tous ceux qui l'approchoient, & ſur-tout Richard. Dans certains momens qu'elle étoit tranquille, elle l'appelloit, & lui demandoit pardon du mal qu'elle lui avoit fait : Richard fondoit en larmes & l'embraſſoit ; elle profitoit de cette circonſtance pour rentrer en fureur & l'accabler.

Dans un de ces intervalles de tranquillité, elle lui dit qu'elle avoit une grace à lui demander, & lui fit promettre de lui accorder. C'en eſt fait, lui dit-elle, je vous perds, je ſens que ma fin approche ; puiſſe une autre épouſe, plus digne de vous, vous conſoler de ma perte. Je vous dois tout, c'eſt vous qui m'avez élevée du ſein de la miſere au faîte de la grandeur : ſi je meurs avec quelque regret, c'eſt de n'avoir pas eu plus d'attraits à vous ſacrifier ; la grace que je vous prie de m'accorder, c'eſt de me faire enterrer aux lieux où j'ai été élevée. Vous me ferez tranſ-

porter dans le mauſolée que je m'y ſuis fait conſtruire : il eſt au milieu de la forêt. Quand mon corps y aura été dépoſé, je deſire de n'y être veillée que par vous : je mourrai tranquille, ſi je ſuis aſſurée que vous me donnerez ce dernier témoignage de votre amitié.

Richard, en ſanglottant, l'embraſſe, la preſſe dans ſes bras, & n'y trouve plus qu'un cadavre inanimé. Il jette un cri perçant & tombe évanoui auprès de ſon lit : on accourt, on l'emporte, il ne revient à la vie que pour gémir & verſer un torrent de larmes : tout entier à ſa douleur, il étoit inſenſible aux carreſſes de ſon pere & à toute ſorte de conſolation. On fit d'inutiles efforts pour l'empêcher d'exécuter les dernieres volontés de ſon épouſe ; il accompagna ſon corps au lieu de la ſépulture, l'y fit dépoſer avec beaucoup d'appareil, renvoya tout le monde, & ne garda auprès de lui qu'un Chevalier : ils paſſerent la nuit auprès d'elle. Richard ne ceſſa de pleurer, il ne pouvoit ſe perſuader qu'il alloit être ſéparé pour jamais de tout ce que la nature avoit produit de plus beau.

Vers le point du jour, Richard entendit du bruit dans le cercueil, un rayon d'eſpérance ranime ſes ſens ; il ſe leve, mais le cercueil éclata de toutes parts avec un fracas horrible : le cadavre jette un cri qui fait retentir la forêt. L'intrépide Richard admire & ne s'effraie point ; mais, par un mouvement naturel, met l'épée à la main. Richard, Richard, s'écrie le cadavre en s'aſſeyant, une femme morte vous fait peur, vous à qui les Génies, ni les brigands n'ont jamais inſpiré de crainte. Hélas ! dit Richard, ce n'eſt pas la crainte qui m'agite, c'eſt l'eſpoir de te voir encore faire ma félicité : Ciel, eſt-il poſſible que tu reſpires ! quoi, ta mort ne ſeroit qu'une illuſion ! Ton Éléonore n'étoit qu'évanouie, dit-elle, le Ciel nous réſerve encore des jours heureux ; mais le temps preſſe, je ſens qu'un peu d'eau fraîche m'eſt abſolument néceſſaire ; allez à la fontaine voiſine, vous trouverez un vaſe qui ſert aux Bergers, vous le remplirez & vous me l'apporterez auſſi-tôt ſans en répandre une goute. Richard ne perd point un moment, il court à la fontaine : tandis qu'il y puiſe, il entend dans le tombeau le cri d'un homme frappé d'un coup mortel : il revient & ne trouve que le

Chevalier, qu'il avoit laiſſé dans le mauſolée, expirant; le cadavre & le cercueil avoient diſparu. Richard enleve hors de ce lieu le malheureux Chevalier, qui à peine a le temps de lui apprendre que ſon Éléonore n'étoit qu'un méchant Génie qui s'étoit transformé en femme, pour faire tomber le ſage Richard dans les piéges du crime, en le rendant paſſionné pour ſes charmes. Richard ne pouvoit croire ce qu'il entendoit. Hélas, dit le Chevalier, je ſuis ſa victime : la honte de n'avoir pu, ni vous effrayer, ni corrompre votre vertu, l'a rendu furieux; il s'eſt élancé ſur moi, m'a ſaiſi dans ſes bras, & en me diſant ce que je viens de vous répéter, il m'a empoiſonné de ſon haleine infecte. Richard, pour le faire revenir, lui jeta l'eau qu'il tenoit, mais il vit auſſi-tôt expirer ſon malheureux compagnon : il ne ſe reſſouvint d'Éléonore, que pour abhorrer ſa perfide beauté, il ne regreta que le Chevalier; il lui fit faire les plus belles funérailles.

Richard ne ſe conſoloit point d'avoir eu pour épouſe un monſtre auſſi déteſtable : alors n'étant plus faſciné par ſes perfides attraits, il ſe rappella avec douleur les tourmens que la fauſſe Éléonore lui avoit fait ſouffrir. Il ne penſoit pas, ſans rougir, à la honte d'avoir épouſé une fille abandonnée, & d'avoir dédaigné des Princeſſes qui lui auroient fait d'illuſtres alliances. Il deſiroit que le Génie prît un corps paſſible, & qu'il vînt le défier avec toutes les forces de l'enfer : Richard etoit ſi animé par la vengeance, qu'il ſe ſentoit le courage de le combattre, & qu'il étoit aſſuré de la victoire. Cependant il n'oſoit pas publier quelle étoit Éléonore; il réſolut de garder là-deſſus le plus profond ſecret, le ſeul qui eût put le révéler n'étoit plus. Il feignit d'être affligé de la perte de ſon épouſe; & afin que perſonne ne pût ſoupçonner la vérité, il fit fermer le tombeau, & défendit que perſonne l'ouvrît.

Cependant tout le Clergé de Normandie faiſoit retentir les Egliſes de prieres & d'oraiſons funèbtes pour la Ducheſſe Éléonore. Richard ne ſavoit comment les faire ceſſer : employer ſon autorité ſans en donner aucun motif, eût paru une choſe extraordinaire, & peut-être impie : d'un autre côté il ne pouvoit ſouffrir qu'on adreſsât des prieres au Ciel pour un Eſprit infernal. Il prit enfin ſon

parti, il assembla les Evêques, & leur avoua tout ce qu'il savoit de la fausse Eléonore : il le confirma par le récit de la mort du Chevalier, & les conduisit à la porte du mausolée, où l'on croyoit faussement que reposoient les cendres de la Ducheſſe. A peine l'eut-on ouverte, qu'une odeur empestée s'exhala dans la forêt : lorsque la vapeur fut dissipée, on entra dans le monument, on vit les débris du cercueil, mais on ne trouva aucun vestige du cadavre. Richard fit exhumer le Chevalier, & l'on reconnut qu'il avoit été étouffé : on le fit enterrer une seconde fois avec les mêmes cérémonies que la premiere.

Richard, indigné d'avoir passé sept années avec un tel monstre, résolut de ne plus se marier : il s'enfetma dans l'Abbaye de Fécamp, dont il étoit Fondateur, avec trois des Officiers de sa maison, détestant le Génie qui l'avoit trompé, mais ne pensant jamais à la maniere dont il s'y étoit pris, ni à la figure qu'il avoit empruntée, sans se sentir attendri.

CHAPITRE V.

Triomphe de Richard. Il enleve la Princesse d'Angleterre à son amant. Combats. Cartels. Déclaration de guerre.

RICHARD avoit passé deux années entieres dans sa retraite de Fécamp, où il se convainquit que si les Monasteres renferment quelquefois de mauvais Religieux, il en est dont les mœurs pures l'emportent de beaucoup sur l'austérité tant vantée des Philosophes de l'antiquité. Il ne sortit de l'Abbaye qu'à l'occasion du Tournoi que Charlemagne fit publier dans toute l'Europe. Ce Prince, qui réunissoit sous sa puissance la France & l'Empire d'Occident, & qui pour le bonheur du monde, eût mérité d'en être le Souverain, venoit d'assurer au Pape le Gouvernement de Rome. Il voulut célébrer par des fêtes son retour dans ses Etats. Il envoya des Couriers de tous côtés, invita les Chevaliers de tous les pays de venir embellir cette fête, & indiqua Paris sa capitale pour le lieu du

rendez-vous. Dès que Richard en fut instruit, il se mit en route, & arriva à Paris en même temps qu'Aymé, Duc de Baviere, Roger, Duc de Danemarck, Olivier & Roland, cousins du Roi Charlemagne, Thierri d'Ardenne, Salomon de Bretagne, Renault de Montauban & ses trois freres, Charles, Comte d'Alençon, le Comte de Vendôme, le Duc de Bourbon, & l'Amoureux de Galles, qui conduisoit à ces fêtes la belle Clarice, fille du Roi d'Angleterre. Lorsqu'ils furent tous arrivés, ils allerent ensemble féliciter l'Empereur sur son retour, & sur les établissemens utiles qu'il venoit de faire dans sa capitale. Charlemagne les reçut avec cet air de bonté & de grandeur dont il accompagnoit toutes ses actions : il les félicita à son tour sur leurs exploits & sur la gloire qu'ils venoient acquérir dans les joutes : il fixa le Tournoi au Dimanche suivant. Comme les Chevaliers étoient en grand nombre, il fut décidé qu'ils se partageroient en deux troupes, & que l'une combattroit contre l'autre. Ce fut le sort qui en décida. La premiere troupe fut formée de Roger le Danois, du Comte de Pragme, d'Oligier de Vienne son cousin, & de plusieurs autres. Cette troupe devoit tenir les joutes en dedans du camp. Richard sans peur, Salomon, Duc de Bretagne, les quatre fils du Comte Aimon, Thierri, Seigneur d'Ardenne, le Duc de Bourbon & le Comte d'Alençon, composoient la seconde troupe.

Le Tournoi commença vers une heure après midi. L'Impératrice-Reine de France se plaça sur un échafaud couvert d'un brocard d'or ; elle étoit accompagnée de plusieurs Princesses ; elle avoit à son côté Clarice, dont la beauté attiroit les regards des Chevaliers & des spectateurs : derriere les Princesses étoient placées les autres Dames de la Cour, toutes magnifiquement parées, mais plus remarquables par leurs attraits que par leur parure.

Les Chevaliers, précédés de leurs Hérauts, couverts de leurs armes étincelantes, firent le tour du camp, en baissant leurs lances devant les Dames : comme chacun avoit la sienne sur l'échafaud de la Reine, c'étoit à qui montreroit plus de grace & d'agilité. Après cette montre, les Chevaliers rejoignirent leur troupe. Lorsque les Hérauts eurent donné le signal, & que les trompettes eurent fait

retentir

retentir les airs, Richard qui montoit un cheval de race, qu'il avoit formé lui-même, courut le premier; le brave Roland, l'Hector de ſon ſiecle, courut de ſon côté contre Richard; deux rochers d'égale grandeur qui ſe détachent du ſommet de la même montagne, ne tombent pas avec une rapidité plus égale. Ils ſe frappent, & leurs lances ſe briſent ſur leurs écus. Ils reprennent du terrein, & partent avec plus d'impétuoſité; Richard atteint Roland ſur le heaume, & le déſarçonne. Roland ſe remet: ils reviennent, ſe meſurent, & ſe frappent avec une telle force, qu'ils vont tomber, avec leurs chevaux, à vingt pas l'un de l'autre: leur chûte fut ſi violente qu'ils reſterent à terre preſqu'évanouis & ſans connoiſſance. Chacun des combattans étoit le chef d'un parti. Les Chevaliers qui ne les voyoient pas ſe relever, coururent à eux & leverent leur viſiere; l'air rétablit leurs forces, & ils remonterent ſur leurs chevaux. Olivier, couſin de Roland, prit ſa place, & Salomon, Duc de Bretagne, celle de Richard; Olivier terraſſa & mit Salomon hors de combat. Les joûtes devinrent générales, les deux partis ſe battoient l'un contre l'autre. Gui de Bourgogne & Oger, s'entrechoquerent & tomberent chacun de ſon côté. L'Amoureux de Galles, dont le courage & la force ſembloient doubler par le deſir de plaire à la Princeſſe d'Angleterre, avoit mis hors de combat le vaillant Duc de Bourgogne & le robuſte Comte d'Alençon, moins jaloux dans ce moment de plaire à leurs Maîtreſſes, que d'obtenir l'eſtime de Charlemagne. L'Amoureux de Galles s'applaudiſſoit de ſon triomphe: Richard fut indigné de tant d'orgueil, il réſolut de le mortifier aux yeux de ſa Maîtreſſe; il s'élance contre l'Anglois, & du premier coup le renverſe à dix pas de ſon cheval. Les deux troupes ne ſe ménageoient point: Richard fit des proueſſes incroyables pour forcer le parti qui étoit en dedans, défendu par Roland qui lui oppoſoit une réſiſtance invincible. Richard fait le tour du camp, & tout ce qui ſe préſente à ſes coups, il l'écarte ou l'abat. Tous les Chevaliers le redoutent: par-tout où il paſſe, il eſt comme l'aimant au milieu de la limaille de fer, lorſque leurs poles ſont oppoſés; il regne un grand intervalle entre lui & ſes

ennemis. Enfin l'avantage eſt égal entre les deux Chefs; Richard reçut le prix du Tournoi par les Dames du côté de dehors, & Roland l'obtint de celles du dedans.

Charlemagne loua chaque Chevalier en particulier, il ne mit aucune différence entre les vainqueurs & les vaincus, encourageant les uns & les autres. Il donna un feſtin auquel les Chevaliers, les Seigneurs & les Dames furent invités. La bonne opinion que l'Amoureux de Galles avoit témoigné de lui-même, avoit indiſpoſé Richard: ſoit prévention, ſoit jalouſie, il le vit à regret l'amant de Clarice: le haſard le plaça à table à côté d'elle; Richard lui marqua les attentions & les ſoins les plus empreſſés, Clarice n'y fut point inſenſible.

Richard qui, depuis la trahiſon du Génie, étoit en garde contre la beauté, avoit été ſurpris de celle de la Princeſſe d'Angleterre: la converſation de Clarice, le ſon de ſa voix changerent l'admiration de Richard en un ſentiment plus tendre; avant la fin du repas, il en étoit plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été d'Éléonore. Lorgueilleux Anglois étoit placé vis-à-vis: la jalouſie dans le cœur & le dépit ſur le front, il les obſervoit, répondoit à ſon voiſin d'un air diſtrait, & lançoit ſur ſa Maîtreſſe des regards foudroyans. Richard étoit gai, complaiſant, aimable. L'Anglois étoit ſombre, exigeant & ſévere. Richard étoit modeſte, ſembloit ignorer ſon mérite, & parut étonné que Clarice eût entendu parler de ſes exploits. L'Anglois ne ceſſoit de vanter les ſiens, & les exagéroit à ſa Maîtreſſe. Les femmes ont un inſtinct ſingulier pour apprécier les bonnes ou les mauvaiſes qualités de leurs amans. Si leur cœur ſe trompe ſouvent lorſqu'il ſe donne, leur eſprit n'eſt jamais en défaut lorſqu'il nous juge. Le parallele que Clarice fit de Richard & de l'Amoureux de Galles, lui fit voir dans ce dernier tous les défauts qu'elle n'avoit fait qu'appercevoir; la fureur qu'elle voyoit dans ſes yeux, lui fit trouver ces défauts inſupportables. Richard vanta le bonheur de l'Anglois, & loua le choix de la Princeſſe. Elle rougit, & lui dit naïvement qu'elle n'avoit pas été à portée de choiſir, & que le Prince de Galles lui avoit été donné par ſes parens; qu'à la vérité il l'adoroit, mais qu'elle n'avoit jamais pu le ſouffrir.

La fin du ſouper interrompit Richard. Il demanda à la Princeſſe la permiſſion de la ſervir : l'Amoureux de Galles ne tarda point à les joindre. « Chevalier, lui dit-il, vous êtes auſſi preſſant auprès des Belles qu'aux Tournois ; mais il me ſemble que Clarice vous coûtera plus à vaincre que ſon Amant ». Ce bruſque reproche fit rougir Richard, & n'embarraſſa pas moins la Princeſſe. Seigneur Chevalier, répondit l'intrépide Normand, les armes ſont journalieres, vous avez été vaincu aujourd'hui, je le ſerai peut-être demain. Quant à la belle Clarice, je ſens qu'il faudroit être bien téméraire pour oſer entreprendre une telle conquête. L'orgueilleux Anglois prit au pied de la lettre le compliment de Richard. Je ſais ce qu'elle m'a coûté, reprit-il, vous y perdriez vos peines : ainſi, croyez-moi, la France vous offre mille beautés moins difficiles, attaquez-les ; Clarice & moi applaudirons à vos victoires. Clarice, dit Richard, me nommera les cœurs que je dois attaquer, ſouffrez que je la conſulte, & que je lui offre mes ſervices en échange de ſes conſeils. L'Anglois ne répondit rien, prit un air ſombre, & conduiſit Clarice à la Reine qui venoit à eux.

Le lendemain Richard fit demander à la Princeſſe d'Angleterre la permiſſion de la voir. L'Amoureux de Galles, Edouard, en fut informé, il ſe trouva chez Clarice, lorſque Richard y arriva. Tous les trois éprouvoient la gêne la plus cruelle : la Princeſſe ſe ſentoit un penchant ſecret pour Richard, qui, de ſon côté, brûloit pour elle. Les yeux d'un jaloux ſont pénétrans, mais l'orgueil d'Edouard étoit un voile qui le raſſuroit. Il les obſédoit ſans ceſſe, & cette contrainte en irritant les feux de ſon rival, contribua beaucoup à lui enlever ſa Maîtreſſe. Huit jours ſe paſſerent dans cette gêne : Richard enfin profita d'un moment favorable, pour déclarer ſa paſſion à Clarice. Si vous aimiez Edouard, lui dit-il, ſi votre cœur l'eût préféré à d'autres, je n'aurois jamais fait connoître mon amour. C'eſt une déloyauté que de chercher à déſunir deux cœurs que l'amour a joints : il abuſe de l'autorité que vos parens ont ſur vous : il doit en être puni. Clarice héſitoit ; malgré l'amour qu'elle avoit pour Richard, ſa reconnoiſſance pour l'Amoureux de Galles balançoit ſa nouvelle paſſion. Si lorſque vos pa-

reus, reprit-il, vous destinerent à Edouard, ils avoient consulté votre cœur, l'auriez-vous accepté? Non, répondit la Princesse. Eh bien, dit Richard, je vous rends vos droits: vous n'avez rien promis, vous n'avez pas à craindre d'être parjure. Clarice fut si ébranlée par tout ce qu'ajouta Richard, qu'enfin elle l'accepta pour amant. Il lui promit de la délivrer du jaloux qui l'obsédoit, ou du moins de la mettre en état de se choisir librement un époux.

Après que les fêtes eurent pris fin, & que le départ de Clarice fut fixé, Richard qui avoit su adroitement qu'Edouard devoit la reconduire en Angleterre, & la faire passer par la Normandie, partit deux jours avant, ne s'arrêta point à Rouen, & alla s'enfermer dans un Château à dix lieues au-delà, sur le chemin qui conduit à la mer; il ne prit avec lui qu'un Ecuyer, auquel il ordonna de rester dans le donjon du Château, d'observer tout ce qui paroîtroit sur le chemin de Paris, & de l'avertir lorsqu'il verroit une Dame accompagnée de deux Demoiselles montées sur des hacquenées blanhes, escortées de onze Chevaliers. Cet ordre donné, Richard s'arma, tint son cheval tout prêt, & attendit l'avis de son Ecuyer. Il fut un jour entier dans cette attente, montant à tout instant au donjon, dans la crainte que l'Ecuyer ne s'endormît, & parce qu'il sembloit qu'en observant lui-même, il les appercevroit plutôt.

Il les vit enfin à une lieue de distance. Edouard marchoit à côté de Clarice, les deux Demoiselles les suivoient, quatre Chevaliers les précédoient, & les six autres fermoient la marche. Richard ne les a pas plutôt apperçus qu'il monte à cheval, prend sa lance & va au-devant d'eux. Dès qu'il est à portée de se faire entendre, il leur ordonne de se retirer & de lui abandonner la Princesse qu'ils conduisent & qui lui appartient. Clarice reconnut aisément la voix du Chevalier. L'Amoureux de Galles, qui ne le remit pas, lui cria: Insensé! qu'elle est ton audace, d'oser seul t'exposer à une entreprise pour laquelle cent comme toi ne seroient pas encore assez forts? C'est ce qu'il faudra voir, repart Richard, en mettant l'épée à la main: Edouard alloit en venir au combat, deux des Chevaliers qui le précédoient l'en empêcherent, & l'un d'eux prit sa place;

mais d'un ſeul coup Richard fit reculer au loin le cheval & celui qui le montoit : le ſecond eut le même ſort. Alors quatre Chevaliers réunirent leurs forces, & baiſſerent leurs lances contre lui. Il les évite avec adreſſe, voltige autour d'eux, frappe l'un à la tête, l'autre à la cuiſſe, un troiſieme dans la viſiere, & enleve le quarrieme de ſon cheval, le précipite à terre, & lui enfonce la tête dans le ſable juſqu'à la poitrine : ſes jambes en s'agitant frappent le cheval de l'Amoureux de Galles, & lui portent dans le poitrail un coup d'éperon qui le met en ſang. Edouard eſt furieux, il reconnoît Richard. La honte & la jalouſie redoublent ſes forces : il court à lui : Richard l'attend. Edouard lui porte un coup d'épée qui eût dû ſéparer en deux le Chevalier & ſa monture ; mais Richard qui voit le coup, le fait gauchir, & l'épée vole en éclats. Richard s'élance ſur lui, le prend d'une main, & de l'autre tient la pointe de l'épée au défaut de l'armure, prêt à la lui plonger dans le ſein, s'il refuſe de ſe rendre. Dans le moment que Richard eſt ainſi occupé, deux Chevaliers couroient ſur lui & alloient le terraſſer ; ç'en étoit fait de lui, ſi Clarice ne fût accourue & n'eût détourné leurs lances. A ce moment Edouard qui ſe voit trahi, fait un ſoupir, demande grace à Richard, & lui dit qu'il ſe rend. A peine Richard l'a-t-il quitté, qu'il voit le perfide prendre ſon poignard & le lever ſur le ſein de la Princeſſe : Richard jette un cri, pouſſe ſon cheval, paſſe entre Edouard & Clarice, la ſauve, revient contre l'aſſaſſin, le déſarme, & du même poignard l'étend aux pieds de ſa Maîtreſſe. Il reſtoit encore quatre Chevaliers ; Clarice leur propoſe de ſe retirer, ils refuſent. L'épée de Richard étoit émouſſée, & les Chevaliers l'attaquent à la fois. Une des compagnes de Clarice deſcend de cheval, prend deux épées des Chevaliers étendus ſur le ſable, en donne une à Richard, & garde l'autre en cas d'événement. Le Chevalier attend ſes ennemis de pied ferme ; lorſqu'ils ſont prêts à le frapper, il ſe détourne & paſſe derriere eux. Il ne les frappe pas, mais il porte de ſi rudes coups ſur la croupe de leurs chevaux, que tous les quatre en un clin d'œil ſont emportés à plus de deux cents pas ; deux des chevaux s'abbatirent & expirerent ſur la place ; les deux autres refuſerent d'obéir à la voix & à

l'éperon. Richard ne voulut point profiter de l'avantage qu'il avoit d'être à cheval, il donna le ſien à garder à une des Dames, & ſe préſenta au combat contre les deux Chevaliers qui étoient à pied. Ils rougirent de l'attaquer à la fois; Richard les bleſſa l'un après l'autre, & les laiſſa ſur le ſable; il s'avance vers les deux qui reſtoient : étonnés des prodiges dont ils venoient d'être témoins, ils lui demanderent grace; il la leur accorda; ils ſe rendirent. Richard envoya ordre à ſon Ecuyer de faire enterrer les morts, & de faire tranſporter les bleſſés à Rouen dans ſon Palais.

Alors Richard dit à Clarice qu'il avoit rempli la promeſſe qu'il lui avoit faite, de la mettre à portée de ſe choiſir un époux. Vous êtes libre, lui dit-il, je vous adore : mais ſi je ne puis vous plaire, ordonnez, j'irai moi-même vous remettre dans les bras de l'heureux époux que vous choiſirez. Clarice lui répondit que ſon choix étoit fait; mais qu'elle dépendoit du Roi ſon pere. Richard la raſſura, & Clarice lui jura qu'elle n'auroit jamais d'autre époux que lui. Le Chevalier tomba à ſes genoux, & lui jura à ſon tour une fidélité à toute épreuve.

Quand les morts & les bleſſés furent enlevés, Richard, Clarice, ſes deux compagnes, & les deux Chevaliers priſonniers prirent le chemin de Rouen, où ils furent reçus avec la plus grande joie. Richard eut le plus grand ſoin des bleſſés; il y en eut trois qui guérirent de leurs bleſſures. Peu de jours après Richard convoqua les Etats, & raconta tout ce qui s'étoit paſſé depuis le moment qu'il avoit vu Clarice, juſqu'au combat de l'Amoureux de Galles. Il fut interrompu par un murmure qui s'éleva dans l'aſſemblée. Ce Prince, que Richard croyoit avoir tué, palpitoit encore lorſqu'on ſe diſpoſoit à l'enterrer. L'Ecuyer le ſecourut, & ſes ſoins le rendirent à la vie. Il lui demanda le ſecret le plus inviolable; l'Ecuyer le promit. Edouard fut rétabli en peu de jours; il ſe montra à quelques amis à Rouen. Il leur dit que le Duc ne manquoit pas de ſe vanter de l'avoir tué, mais qu'en cela, comme ſur bien d'autres exploits, il avoit l'art d'en impoſer à la crédulité du peuple.

Lorſque Richard en parlant aux Etats en vint à la mort d'Edouard, ceux qui l'avoient vu ne manquerent pas de ſe récrier. Richard interpella Clarice, elle proteſta qu'elle l'avoit vu tomber à ſes pieds. On fit venir l'Ecuyer qui avoua la vérité. Un inconnu préſenta au Duc une lettre qu'un Anglois qu'il n'avoit jamais vu, lui avoit remiſe, & qui s'étoit embarqué dans le même moment. Le Duc l'ouvre & la lit en préſence des Etats. EDOUARD, PRINCE DE GALLES, à RICHARD, DUC DE NORMANDIE. « Tu » m'as ravi ce que j'avois de plus cher; & comme ſi le titre » de Raviſſeur ne te ſuffiſoit pas pour te déshonoter aux » yeux des Nations, tu te vantes d'avoir donné la mort » à ton rival : je te préviens que je pars ; & que, ſi dans » quatre jours tu ne me renvoyes pas Clarice à Londres, » je viendrai avec une puiſſante armée ravager la Norman- » die, t'arracher ta proie, & punir par ton ſupplice ta » perfidie & ton impoſture ».

Après la lecture de cette lettre, Richard dit à ſes ſujets qu'il étoit prêt de ſoutenir, les armes à la main, que tout ce qu'il avoit raconté, à l'exception de la mort d'Edouard, qu'il croyoit certaine, étoit exactement vrai ; que s'il avoit beſoin de ſe juſtifier auprès d'eux, il n'y avoit qu'à interroger les Priſonniers. Tout le monde d'une voix unanime s'écria que c'étoit une choſe inutile, & qu'on en devoit croire Richard. Je prévois, ajouta-t il, que nous allons avoir ſur les bras une guerre ſanglante avec le Roi d'Angleterre, qu'Edouard n'a pas manqué de prévenir. Mon deſſein étoit de vous propoſer Clarice pour Souveraine ; vous voyez ſa beauté, & vous avez ſouvent entendu parler de ſes vertus. Elle n'eût aſpiré qu'à faire votre bonheur & le mien : j'aurois pu l'épouſer ſans vous conſulter ; mais comme vous êtes chers à mon cœur, c'étoit de vous que je voulois la tenir. La menace d'Edouard eſt une circonſtance qui mérite vos réflexions. C'eſt à vous à délibérer, ſi vous aimez mieux que votre Souverain ſe couvre d'un opprobre qui rejaillira ſur vous, en renvoyant une jeune Princeſſe à des tyrans, ou ſi vous préférez mon honneur & le vôtre à une paix qu'il faudroit acheter par une ignominie. On ne perdit

aucun tems à délibéret ; toute l'assemblée s'écria, CLARICE ET LA GUERRE.

Aussitôt Richard dicta lui-même le Cartel qu'il fit écrire par un de ses Ministres. RICHARD DUC DE NORMANDIE à EDOUARD PRINCE DE GALLES.

» Un ravisseur est celui qui, comme toi, abuse de l'autorité d'un pere injuste, pour se rendre maître d'un » cœur dont il n'est pas digne, & auquel il ne laisse pas » la liberté du choix. Je n'ai délivré Clarice de ta tyrannie, que pour lui rendre cette liberté ; elle en dispose » en ma faveur ; si elle m'eût ordonné de la rendre à » tes vœux, j'aurois respecté ses ordres ; mais pour le » bonheur de mes sujets elle préfere d'être leur Souveraine à l'honneur de régner un jour avec toi sur l'Angleterre. Si tu n'avois pas craint de combattre seul à » seul contre moi, tu n'aurois pas été chercher l'appui » d'une armée. De quelque maniere que tu viennes en » Normandie, je t'y attends. Mes sujets se disposent à » recevoir tes troupes : il n'en est aucun qui n'ait ri » de tes menaces ; juge du cas que j'en fais ».

On applaudit à ce Cartel. Richard l'envoya par un Héraut, qui conduisit en même tems les prisonniers au Roi d'Anglererre. Il étoit déjà prévenu que Clarice acceptoit la main de Richard. Il jura la perte du Duc, & protesta qu'il auroit Clarice malgré lui. Il avoit déjà donné des ordres pour lever des troupes, Edouard en rassembloit de tous côtés. Le Roi voulut commander lui-même son armée : il fit Edouard son Lieutenant Général, & sous lui le Duc de Northumberland & le Comte de Wichester. Tous les Seigneurs Anglois demanderent à l'accompagner. Il fit un armement considérable qu'il chargea de toutes sortes de munitions ; & lorsque tout fut rassemblé, on s'embarqua, & l'armée Angloise descendit à Dieppe.

CHAPITRE VI.

Deſcente des Anglois en Normandie. Rencontre de Richard. Bataille, victoire extraordinaire. Partie de chaſſe. Miroir conſtellé. Etrange avanture de Richard.

LE Roi d'Angleterre fit ſa deſcente ſans obſtacle; Richard ne fit aucun effort pour s'y oppoſer. Il attendit les Députés du Roi, qui le ſommerent de rendre Clarice, s'il ne vouloit expoſer ſon pays à la deſtruction, & ſes habitans à toutes les horreurs de la guerre. Richard répondit qu'il défendroit ſon épouſe juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, & qu'il comptoit aſſez ſur la fidélité de ſes ſujets, pour eſpérer que, tant qu'il en reſteroit, ils ne l'abandonneroient pas.

Richard avoit demandé du ſecours à Roland & à Renaud de Montauban: ils ne purent lui en donner aucun; ils étoient occupés à la guerre que Charlemagne faiſoit contre les Sarraſins, qui, après avoir été chaſſés de la France, y étoient encore entrés, & menaçoient de s'emparer de l'Aquitaine. Le Roi d'Angleterre ſe félicita de leur abſence & crut que ſans eux Richard ne pourroit jamais ſoutenir ſes efforts. Il aſſembla ſon Conſeil, & il fut décidé de profiter du déſordre où l'arrivée des Anglois avoit dû jetter les habitans. Les ennemis étoient campés au-delà de Dieppe. Dès que Richard ſut la réſolution du Conſeil, il ne voulut point les attendre, & marcha vers eux avec audace: il avoit pour maxime qu'à la guerre il faut ſe laiſſer attaquer le moins qu'on peut. Il avoit donné l'aîle droite à commander au Comte de Mortaigne, & la gauche au Comte d'Alençon.

Dans le tems qu'il étoit en marche pour joindre les ennemis, il apperçut au fond d'un valon un jeune homme richement armé ſur un cheval noir de la plus grande beauté. Le jeune Chevalier s'approcha d'un air modeſte, & Richard fut frappé de ſa figure: il lui trouvoit une reſſemblance ſinguliere avec Eléonore, il ſoupira & n'eut aucune mé-

fiance. Il lui demanda par quel haſard, dans un jour où l'on ſe préparoit à combattre, il ſe trouvoit dans cet endroit écarté. Je ſuis étranger, dit le jeune homme, & n'ai pris aucun parti. Cependant votre valeur m'intéreſſe, le petit nombre de vos troupes, l'abſence de Roland & de Renaud ſur leſquels vous comptiez, l'orgueil du Prince de Galles, me déterminent à vous offrir mon bras; mon ſecours ne vous ſera peut-être pas indifférent; quoique jeune, ces mêmes Renaud & Roland ont daigné m'applaudir quelquefois, je connois l'armée ennemie, la langue angloiſe m'eſt auſſi familiere que la françoiſe; à la faveur de mon armure étrangere, je puis parvenir juſques dans la tente du Roi, & aſſiſter à ſes conſeils les plus ſecrets. Si vous daignez accepter mon ſecours, je vous l'offre, mais à condition que lorſque j'aurai beſoin du vôtre, vous ne me le refuſerez pas dans quelque circonſtance que je me trouve. Richard y conſentit, & le jeune homme l'aſſura que tant qu'ils ſeroient unis, l'armée n'avoit rien à craindre. Richard avoit bien de la peine à concilier l'air modeſte de ce jeune homme avec les proueſſes dont il ſe vantoit.

Le Duc, accompagné du Chevalier inconnu, ſe mit à la tête de ſes troupes. Dès que les deux armées furent en préſence, le jeune Chevalier, avec la permiſſion de Richard, fit donner le ſignal de la bataille par les trompettes; ce bruſque empreſſement, auquel les Anglois ne s'attendoient pas, les étonna. Mais ils furent bien plus ſurpris, lorſque les deux Chevaliers ſe précipiterent au milieu d'eux & abattirent plus de mille hommes en moins d'une demi-heure. Le feu qui dévore un chaume eſt moins prompt à nettoyer un champ. Leurs chevaux étoient comme deux lions. Ils devançoient les ennemis qui prenoient la fuite, & les forçant de revenir ſur leurs pas, les fugitifs faiſant face à ceux qui vouloient fuir, les choquoient, ils s'embarraſſoient les uns les autres, & ne ſongeoient point à ſe défendre. Il n'y eut pas un ſeul coup de leurs épées qui portât à faux. A la faveur de ces deux Héros, les Normands pénétrerent dans les lignes des ennemis, & les envelopperent de tous côtés. Edouard eſſaya de les rallier & de former une colonne qui fît face de tous côtés. Les Chevaliers s'apperçurent

de cette manœuvre, ils l'attaquerent de front, pénétrerent juſqu'au centre, & ouvrirent un paſſage aux Normands qui diſſiperent cette maſſe énorme. Le Chevalier inconnu rencontra le Roi d'Angleterre, il voulut le conduire à Richard : il lui propoſa de ſe rendre; ce Prince ne lui répondit que par un coup d'épée, le jeune Chevalier l'abbatit à ſes pieds d'un coup de la ſienne. De ſon côté Richard avoit rencontré le Prince de Galles, qui cherchoit à l'éviter. Pour cette fois, lui dit le Duc, je t'ôterai le moyen de me démentir, quand on publiera que je t'ai tué; auſſi-tôt il lui abbat la tête d'un revers, & ordonne qu'on la mette au bout d'une pique & qu'on la porte à Rouen.

Dès que le bruit de la mort du Roi fut répandue dans ſon armée, & qu'on vit la tête du Prince de Galles, les Anglois prirent la fuite avec précipitation, & pluſieurs ſe noyerent en s'embarquant, croyant avoir toujours les Chevaliers à leurs trouſſes. L'Inconnu en les voyant fuir les défioit; ſa voix les faiſoit fuir encore plus vîte. Enfin ils diſparurent, & leur camp reſta tout entier au pouvoir des Normands, ſans que les Anglois euſſent emporté un ſeul pavillon.

Le Chevalier inconnu vint rejoindre Richard, & lui demanda s'il étoit content de ſon ſervice. Le Duc le combla d'éloges & de témoignages de reconnoiſſance. Il le pria de lui dire qui il étoit, & ce qu'il pourroit faire pour lui. Me tenir votre parole, lui dit l'Inconnu; quant à mon nom, c'eſt un ſecret qui n'eſt pas en mon pouvoir de vous dire. Richard vouloit l'amener à Rouen & lui donner des fêtes, l'Etranger le remercia, il lui promit qu'ils ſe reverroient, gagna la forêt, & diſparut.

Le Duc, accompagné des Chevaliers & des Seigneurs de ſa Cour qui s'étoient le plus diſtingués à la bataille des Anglois, rentra dans Rouen au milieu des fêtes & des acclamations du peuple. Clarice vint au-devant de lui, ſa joie étoit altérée par la douleur qu'elle avoit de la mort du Roi ſon pere. Elle avoit appris qu'un Inconnu, qui avoit voulu le faire priſonnier l'avoit tué. Richard qui n'en vouloit qu'au Prince de Galles, & qui eût deſiré que le Roi ſe fût porté à un accommodement, le pleura

avec elle & la consola peu-à-peu. Le Trône d'Angleterre fut occupé par la Reine qui fit sa paix avec Richard, & qui l'aima comme son fils.

Peu de jours après la bataille, Richard voulut donner à sa femme le plaisir de la chasse. Le rendez-vous étoit au milieu de la forêt. Lorsque les Chasseurs furent assemblés, le Duc s'apperçut que ses chiens étoient harassés & couverts de blessures. Il s'en plaignit à ses Officiers, qui lui dirent qu'il y avoit un gros sanglier blanc qui ravageoit la forêt, & qui attaquoit également les bêtes fauves & les chiens. Richard se proposa de le chasser; ses piqueurs lui dirent que ce sanglier appartenoit aux Fées Glorisandre & Eglantine, qui avoient pris soin de l'élever dans leur parc; il s'étoit échappé depuis quelque tems, & les Fées avoient promis une récompense magnifique à celui qui le leur ramèneroit en vie. Richard alla lui-même chez les Fées, leur demanda la permission de chasser leur sanglier, & leur promit de le leur ramener. Elles furent sensibles à l'attention de Richard, & le remercierent de ses soins, quoiqu'ils fussent inutiles, parce qu'il étoit dans la destinée de cet animal de ne pouvoir être pris que par un Duc de Normandie né d'une Chrétienne & d'un Sarrasin. Richard fut fâché de cette circonstance; n'entreprit point la chasse du sanglier, offrit ses services aux Fées, & se retira. Elles lui firent présent d'un petit miroir de poche constellé, qui avoit la vertu de détruire les enchantemens. Elles lui apprirent la maniere de s'en servir. Quoiqu'on ne chassât pas le sanglier blanc, la Duchesse ne fut pas moins satisfaite de sa partie de chasse.

Le Duc s'étoit beaucoup fatigué. Il étoit dans le plus profond sommeil, lorsque vers minuit il fut éveillé en sursaut: sa porte s'ouvre, & le Chevalier inconnu, qui l'avoit si bien secondé le jour de la bataille de Dieppe, ouvre ses rideaux. Richard, lui dit-il, je viens vous sommer de votre parole: il n'y a pas un moment à perdre, armez-vous & suivez moi. Richard avoit quitté son lit avant que l'Etranger eût cessé de parler. Lorsqu'il fut armé il lui demanda où il falloit le suivre. A une avanture, dit l'Inconnu, où vous pourriez bien perdre le beau titre de Chevalier sans peur que tout le monde vous donne. J'y perdrai plutôt

la vie, reprit Richard, j'ai été tourmenté par des lutins, tracaſſé pendant ſept ans par ma femme, qui étoit un vrai démon; j'ai danſé avec les Hellequins, je me ſuis battu avec les Chevaliers les plus renommés, rien de tout cela ne m'a effrayé. Nous verrons, interrompit le jeune homme, ſuivez-moi.

Richard ſuivit ſon conducteur dans la forêt; ils y trouverent douze Chevaliers qui ſe préparoient à combattre, & qui s'exerçoient en attendant le jour. Richard demanda qui ils étoient. Des Paladins, répondit l'Etranger, qui ne craignent guere votre intrépidité, & qui certainement vous feront trembler. Jeune homme, s'écria Richard, ſais-tu que tu me donne envie de les attaquer, pour te prouver que je ne les crains pas? Il n'eſt pas tems encore, lui dit l'Inconnu, réſervez votre courage pour une meilleure occaſion.

Toute la vengeance que la Fée Minutieuſe vouloit tirer de Richard conſiſtoit à lui faire perdre ſon nom d'intrépide; le Génie Brudener s'y étoit engagé, mais ſes ruſes & ſes efforts avoient toujours échoués. Il avoit réſolu cette nuit de venir à bout de ſon entrepriſe. Lorſque Richard & le Génie, car l'Inconnu étoit Brudener lui-même, furent bien enfoncés dans la forêt, un Ecuyer, d'une figure hideuſe & portant une torche dans chaque main, paroît & s'écrie: Que tardes-tu? Le grand Nazomega t'attend. Ce Chevalier fanfaron, qui doit te ſervir de ſecond, pourquoi ne l'amenes-tu pas? Ne devois-tu pas prévoir qu'il ſeroit auſſi effrayé que toi, lorſque tu lui propoſerois de combattre contre nous? Richard pouvoit ſe modérer à peine: laiſſe-moi faire, dit-il à ſon conducteur, tu vas voir rouler ſa tête ſur le ſable. Le jeune homme l'arrêta; Richard dit à l'Ecuyer: rends grace au mépris que j'ai pour toi, ſi tu reſpires encore; mais vas dire à celui qui t'envoie, que, fut-il eſcorté de l'enfer, je le combattrois. Eh bien, reprit le hideux Ecuyer, en ſecouant ſes rotches, & en riant, ſuivez-moi. A peine ont-ils fait quelques pas, que les arbres qui les environnent ſe courbent, éclatent, & que toute la forêt ſemble crouler ſur leurs têtes. L'Ecuyer avec une de ſes torches met le feu à une feuille, & dans l'inſtant Richard

ſe trouve ſous une voûte de flamme. Il voit à chaque branche un glaive ſuſpendu : un vent violent agitoit ces glaives qui s'entrechoquoient. Le jeune Chevalier paroiſſoit tranſi de peur. Que crains-tu, lui dit Richard, courons-nous plus de danger ici qu'au centre des colonnes Angloiſes ? Avons-nous à perdre aujourd'hui une vie de plus qu'en un jour de bataille ? Cet Ecuyer t'annonçoit un combat, où donc ſont nos adverſaires ? Quel eſt le juge des joûtes à qui nous devons nous adreſſer ? A peine a-t-il parlé, qu'un coup de foudre frappe un arbre voiſin, fend l'écorce & en fait ſortir un démon d'une taille prodigieuſe; il n'avoit qu'un œil placé au milieu de la poitrine ; il avoit dix oreilles & point de mains ; il n'avoit rien qui pût déſigner ſon ſexe : une balance étoit ſuſpendue devant lui ; à ſes pieds étoit un tas de couronnes & un glaive. l'Ecuyer conduiſit les deux Chevaliers devant le démon. Nazomega parut en même tems ; il accuſa le jeune Chevalier d'avoir violé ſa fille, & Richard d'avoir aſſaſſiné le Roi d'Angleterre après avoir enlevé Clarice. Nazomega offrir la preuve de tous ces faits. J'ignore, dit Richard, ſi ce jeune homme a violé ra fille, mais je ſais que tu ments lorſque tu avances que j'ai rué le Roi d'Angleterre, & que j'ai enlevé Clarice. Le Roi a péri en brave guerrier, par les mains d'un guerrier plus brave que toi, & Clarice m'a choiſi librement pour époux : quiconque dit le contraire ment, & je ſuis tout prêt à le lui prouver à pied & à cheval & avec telles armes qu'il jugera à-propos. Nazomega parut furieux ; il demanda au Juge de leur octroyer le champ de bataille, qui fut accordé dans l'inſtant. Il jetta ſon gantelet ; Richard alloit le relever, lorſque le Chevalier le prit, en repréſentant au Duc qu'il s'étoit offert pour ſecond, & que n'ayant pas d'autre adverſaire, il ne devoit combattre que dans le cas où le premier tenant ſeroit vaincu. Richard ſe plaça à côté du Juge pour être ſpectateur du combat.

Nazomega étoit d'une taille giganteſque ; ſes yeux étoient rouges & étincelans, ſon nez avoit la forme d'une trompe d'éléphant, étoit d'une groſſeur énorme, & alloit ſe perdre ſous ſon menton. Sa tête pointue étoit chauve d'un côté & couverte d'une forêt épaiſſe de cheveux de

l'autre : toute ſon armure étoit d'un criſtal de roche très-poli ; il étoit monté ſur une écreviſſe, qui depuis la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, avoit une toiſe & demi, ſes antennes avoient quinze pieds. On propoſa au Chevalier le choix entre une monture ſemblable & ſon cheval, il préféra la derniere. Ils prirent du terrein, le Chevalier s'élança ſur ſon adverſaire : Nazomega qui avoit arraché une des antennes de l'écreviſſe, & qui s'en ſervoit au lieu de lance, l'attendit de pied ferme. Le Chevalier rompit ſa lance ſur l'écu du Géant ; & tandis qu'il ſe retournoit pour prendre du terrein, l'écreviſſe ne fit qu'étendre ſa jambe, ſaiſit le Chevalier avec ſa pince, l'enleve de deſſus ſon cheval & le terraſſe. Le Chevalier demanda grace & s'avoua vaincu : qu'on le garde, dit Nazomega, & qu'on le donne demain à mon écreviſſe après ſon avoine.

Richard monte à cheval & prend du terrein, il entend un coup de tonnerre, & voit auſſi-tôt la voûte enflammée vomir de toutes parts des démons qui voltigent, & qui prennent leurs places pour être témoins du combat. Nazomega pique ſon écreviſſe qui ne fait que s'appuyer ſur ſes pattes de derriere, & joint le Duc : Nazomega lui porte un coup d'antenne, elle ſe briſe contre ſes armes Le Monſtre met l'épée à la main, Richard ne demande pas mieux ; il apperçut la monture de Nazomega qui levoit la pince ; le Duc ſe retourne à propos & la coupe d'un revers, il en revint auſſi-tôt une nouvelle ; alors le combat devint furieux, les coups tomboient ſur leurs héaumes comme la grêle : Nazomega en portoit de ſi terribles, que le plus dur rocher eût volé en éclats. Richard eût dû périr mille fois, mais il ne ſentoit rien ; il paſſa deux ou trois fois ſon épée au travers du corps de ſon adverſaire, qui ne s'en portoit pas plus mal.

Ce combat fut interrompu par l'arrivée des douze Chevaliers que Richard avoit rencontrés dans la forêt. Deux étoient montés ſur des tigres, deux ſur des léopards, les deux autres ſur des lions, les deux qui ſuivoient ſur des rhinoceros, deux ſur des dromadaires,

& les deux derniers ſur des chevaux aîlés. Richard ſe vit attaqué à la fois par ces douze combattans, plus épouvantables par leurs figures que par les animaux qu'ils montoient. Leurs yeux paroiſſoient immobiles & dardoient des rayons qui éblouiſſoient Richard. Il ne s'effraya de rien, il ſe jetta au milieu d'eux, & les mit tous hors de combat. Alors Nazomega dit à Richard, tu l'emportes; mais ſais-tu pour qui tu te bats, c'eſt pour ton Génie perſécuteur, le même que tu as épouſé ſous le nom d'Éléonore, & qui t'a ſi bien ſecondé dans la bataille contre les Anglois. Comment, traître! s'écria le Duc, tu voudrois me perſuader que ce brave Chevalier eſt un Génie, un Enchanteur, un Démon. Tu mens, & je ſuis prêt à te prouver qu'il eſt le plus vaillant de tous les Chevaliers que j'ai vus. Homme téméraire, reprit Nazomega, ſais-tu contre qui tu combats? Sans doute, dit Richard, contre des Faux-monnoyeurs & des Brigands déguiſés qui dévaſtent ma forêt. Tu te trompes, répondit le Chevalier au nez courbé, c'eſt contre des Démons que ce Génie a évoqués des enfers. Je ne ſais quel eſt ſon deſſein, il nous raſſemble ici pour te combattre juſqu'à ce que tu avoues que tu as peur. Oh! parbleu, vous combattrez trop long-temps, lui dit-il; car de ma vie je n'ai menti, ni je ne mentirai. S'il eſt un Génie, comme vous le dites, pourquoi l'avez-vous terraſſé? Pourquoi étoit-il tranſi de peur quand il a combattu! Pour t'effrayer toi-même, répondit Nazomega. N'importe, dit Richard, quel qu'il ſoit, je le regarde comme très-vaillant & très-loyal, & je ſuis ici pour le ſoutenir. Chevalier obſtiné, reprit Nazomega, ſais-tu qu'il y va de ta vie, & que quiconque oſe lutter avec nous doit ſuccomber à la fin; crois-moi, ſoumets-toi, rends-moi les armes, fléchis le genou devant le grand Juge, & nous te laiſſerons aller, auſſi bien as-tu beſoin de repos. Richard ne réplique au harangueur que par un grand coup d'épée par le nez. Leur combat recommence; mais Richard voyant que les coups qu'il porte à ſon adverſaire, ne lui font aucun mal, & enfin convaincu qu'il ſe bat contre les Démons, tire

adroitement

adroitement de ſa poche le miroir que lui avoient donné les Fées Eglantine & Gloriſandre, l'attache à ſon héaume, & à meſure que les objets enchantés ſe peignent dans la glace, ils diſparoiſſent. Les Démons reſterent immobiles ; leurs corps phantaſtiques s'évaporerent dans les airs, & leur eſprit rentra dans les demeures ſombres : les feux qui formoient la voûte du champ de bataille parurent un brouillard léger qui tomba en roſée, & Richard ſe trouva ſeul avec le Chevalier inconnu.

Il y avoit vingt-quatre heures que le charme duroit, & que Richard combattoit ; il étoit une heure après minuit. Lorſqu'il eut détruit l'enchantement, il s'adreſſa au jeune Chevalier. Puiſqu'il n'y a plus de combattans, lui dit-il, il eſt temps que je me retire, à moins que je ne puiſſe vous ſervir encore : en attendant, dites-moi ſi tout ce que m'a dit ce phantôme au grand nez, eſt vrai ou faux ? Je vois bien qu'il y avoit de l'enchantement ; mais ſeroit-il poſſible que je me fuſſe battu tout un jour contre le Diable ? Eſt-il vrai que vous le ſoyez vous-même ? Le faux Chevalier lui avoua qu'il avoit promis à la Fée Minucieuſe de la venger : il lui raconta l'hiſtoire de l'antipathie qui régnoit entre elle & la famille de Richard depuis le mariage du Duc Hubert, les efforts inutiles de différens Génies contre Hubert & ſon épouſe ; contre Robert, & enfin les moyens qu'il avoit imaginés lui-même ; pour faire perdre à Richard ſa réputation de Chevalier ſans peur. Vous me faites une injure cruelle ; lui dit-il, en me confondant avec les Démons que vous avez combattus. Ces eſprits ſubalternes ſont ſoumis à nos ordres, un pouvoir ſuprême les oblige à nous obéir malgré eux-mêmes ; je les ai évoqués, & c'eſt moi qui leur ai preſcrit tout ce que vous venez de voir ; ſans votre talisman, j'aurois pouſſé les choſes plus loin.

Tout ce que diſoit le Génie étoit nouveau pour Richard ; il lui expliqua l'origine des Génies, des Fées, des Sylphes, des Eſprits aériens, des Salamandres, des Ondins & des Gnomes. Les Génies ont un art d'enſeigner & d'inſtruire avec une ſi grande facilité, qu'un mot leur ſuffit pour mettre un homme au fait du ſyſtême le

plus compliqué. Richard, après un quart-d'heure d'inſtruction, en ſavoit autant que Brudner lui-même, & c'eſt, dit-on, d'un deſcendant du Duc, que le Comte de Gabalis avoit appris les ſecrets qu'il eut l'imprudence de communiquer à un certain Abbé babillard, qui en fit part au public : on a depuis porté l'indiſcrétion juſqu'à les mettre ſur les trois théâtres de Paris.

Quelques promeſſes, dit le Génie au Duc, que j'aie faites à la Fée Minucieuſe de la venger, je vois bien qu'il m'eſt impoſſible de réuſſir ; je ne ſais quel eſt le Génie qui vous protege, il eſt ſupérieur à moi : au ſurplus, quand il ne le ſeroit pas, votre valeur & votre caractere m'attachent à vous pour toujours : je ſais que j'ai tout à craindre de la Fée Minucieuſe, mais il en arrivera ce qu'elle voudra ; comptez ſur moi dans toutes les occaſions où je pourrai vous être utile. A ces mots, le Génie & le cheval diſparurent. Richard ſe trouvant ſeul, réfléchit ſur tout ce qui venoit de ſe paſſer, & conjectura que la plupart des événemens, dont les Philoſophes ſe donnoient tant de peines inutiles pour découvrir les cauſes, n'en avoient d'autres que les Enchanteurs & les Génies. Il ſe retira dans ſon palais où ſon épouſe l'attendoit avec impatience : il lui raconta ſon combat, elle frémiſſoit à chaque mot, & ne comprenoit pas comment ſon mari n'en faiſoit que rire.

CHAPITRE VII.

Combats & victoires multipliés de Richard. Bataille contre les Sarrasins. Histoire de Henriette & d'un Chevalier François.

RICHARD s'occupoit à Rouen du bonheur de son peuple dont il partageoit l'amour avec Clarice ; elle adoroit son époux qui s'étudioit toujours à lui donner des preuves de sa tendresse. Deux enfans furent les gages qu'ils se donnerent de leur amour. Il en destina un à lui succéder au trône d'Angleterre, & l'autre au Duché de Normandie. Il ne consulta pour leur éducation ni les Courtisans, ni les Philosophes ; il ne consulta que la nature, & n'envisagea que leur destination. Il les éloigna également de la vie molle des Grands, & de la trop grande application aux sciences abstraites : il aimoit & respectoit les Savans, mais il croyoit qu'un Roi n'avoit besoin que d'être éclairé sur l'utilité des sciences : il voulut que ses enfans connussent assez les arts pour récompenser ceux qui les faisoient fleurir dans leurs Etats, & pour n'être pas la dupe des Charlatans. Il se réserva le soin de former leurs cœurs par l'exemple de ses vertus ; il étoit persuadé que les leçons de la morale ne germent presque jamais quand elles tombent sur un caractere naturellement pervers, ou qu'on n'a pas eu soin de le disposer dès l'âge le plus tendre.

Le Duc de Normandie se livroit à ces devoirs importans, plus essentiels à la félicité publique, & plus honorables pour le Souverain, que les faits d'armes les plus éclatans, lorsque Charlemagne apprit que les Sarrasins que Charles-Martel avoit éloigné des frontieres de la France, menaçoient encore l'Aquitaine. Charles ne voulut point leur donner le temps d'exécuter leur entreprise. Pour les prévenir, il résolut de les attaquer lui-même sur leurs propres foyers. Il envoya des Hérauts dans toutes les Provinces & chez tous ses Feudataires : il invita tous les Chevaliers François & tous ses alliés, de se rendre au

près de lui pour partir en même temps : il manda au Comte de Toulouſe, qu'ayant aſſigné les plaines qui entourent ſa capitale, pour le rendez-vous général des troupes, il les y attendît pour les recevoir, & que tous les Chevaliers qui devoient accompagner leur Roi dans l'expédition des Sarraſins, y arriveroient dans peu de jours avec lui.

Lorſque l'invitation de Charlemagne fut parvenue à Richard, il écrivit au Roi qu'il ſe rendroit à Paris auſſitôt qu'il auroit fait avertir les Comtes d'Alençon, & de Mortaigne & de Caën, à chacun deſquels il donna trois cents Gendarmes à conduire, outre ceux qu'ils avoient ſous leurs ordres : il ſe joignit encore à eux à un grand nombre de Chevaliers. Cette troupe ſe mit en marche quelques jours avant le départ de Richard : lorſqu'il comprit qu'ils étoient près d'arriver, il ſe couvrit de ſes plus belles armes ; rien n'étoit comparable à leur éclat & à leur bonté, que leur magnificence. Un jeune homme d'une beauté ſurprenante, qu'il avoit rencontré quelque temps avant au milieu de la forêt, les lui avoit remiſes. C'étoit ſans deſſein que Richard s'arma ; il monta à cheval, & ne prit qu'un Ecuyer avec lui. Il arriva le lendemain dans la forêt Royale, à environ une lieue de Paris, & s'y cacha dans l'endroit le plus épais.

Dès que le jour eut paru, Richard fit parer magnifiquement ſon Ecuyer, & l'envoya vers Charlemagne, avec la plus ſévere défenſe de dire ſon nom. L'Ecuyer trouva le Roi environné de douze Pairs, des Chevaliers & des Barons : il dit au Roi. Sire, dès que vos ordres ont été connus du Chevalier mon maître, il a mis la plus grande diligence à les remplir : il eſt dans la forêt Royale ; & avant que de venir à votre Cour, il deſireroit d'éprouver ſon courage contre quelqu'un de vos Chevaliers, ſoit à la lance, ſoit à l'épée. L'Ecuyer demanda permiſſion pour ſon maître de défier les Chevaliers qui étoient préſens.

Olivier, Comte de Vienne, accepta le défi, & dit à l'Ecuyer qu'il pouvoit annoncer à ſon maître, quel qu'il fût, que puiſqu'il deſiroit combattre, il pouvoit être aſſuré qu'il trouveroit dans la forêt un rival qui tâcheroit de ſe rendre digne de lui. L'Ecuyer alla porter cette réponſe à Richard. Olivier le ſuivit de près, armé d'une lance

à toute épreuve. Dès qu'il parut dans la forêt, il trouva Richard qui attendoit, prêt à combattre contre le premier qui ſe préſenteroit. Après s'être ſalués, ils prirent du terrein & s'élancerent l'un contre l'autre, avec la rapidité d'un aigle qui fond ſur ſa proie. Quoique la lance d'Olivier eût été éprouvée, l'effort avec lequel il frappa Richard, & la bonté de l'armure de celui-ci, la fit voler en éclats. Richard fut ébranlé du coup, il ſe remit : Olivier lui oppoſa vainement ſon écu ; la force qu'il mit à lui réſiſter ne ſervit qu'à accélérer ſa chûte ; il tomba renverſé par-deſſus la croupe de ſon cheval, qui fut ſi épouvanté, qu'il abandonna Olivier. Ce Chevalier ſe releva tout honteux ; & après que ſon Ecuyer lui eut ramené ſon cheval, & raſſemblé les pieces de ſa lance, ils repartirent : Olivier revint à la Cour de Charlemagne, & raconta avec franchiſe ce qui venoit de lui arriver.

Oger, le Danois, ne put entendre de ſang-froid le récit de ce combat, il ſe propoſa de venger Olivier. Il s'arma & partit pour la forêt Royale. Richard s'attendoit bien que la défaite d'Olivier lui ſuſciteroit un nouvel adverſaire : il étoit à l'entrée de la forêt, ils ne s'apperçurent pas plutôt, qu'ils ſe mirent à combattre. Oger porta un coup ſi terrible, qu'il renverſa le cheval de Richard ſur ſa croupe ; mais il ſe releva auſſi-tôt, & Richard furieux porta un coup de lance à Oger qui le jeta ſur la pouſſiere & lui fit perdre connoiſſance : après s'être remis, il remonta ; & ne voyant plus paroître ſon adverſaire, qui s'étoit retiré dans la forêt lorſqu'il avoit vu tomber Oger, il s'en retourna tout affligé à la Cour. Olivier vint au-devant de lui, & le voyant triſte & rêveur, il lui demanda des nouvelles du combat. Mon cher couſin, lui dit-il, nous n'avons rien à nous reprocher, je n'ai pas été plus heureux que vous.

Oh ! parbleu, nous verrons, dit Roland, qui ſera le plus fort ; il y aura bien du malheur ſi je ne venge l'un & l'autre. Il ordonne auſſi-tôt à ſon Ecuyer de lui amener ſon cheval, & de lui apporter ſon écu & ſa lance. Il brûloit d'impatience d'en venir aux mains ; il s'avança dans la forêt avec joie, dans l'eſpérance d'y trouver un Chevalier digne de lui. Richard reconnut

Roland à ſa marche fiere & rapide. Il alla à ſa rencontre ; & régla le pas de ſon cheval ſur celui de ſon adverſaire. Ils ſe frapperent en même temps, &, comme deux corps également ſolides lancés l'un contre l'autre avec la même rapidité, ils reculerent avec la même vîteſſe. Richard fut renverſé ſur la croupe de ſon cheval & ſe retint ; mais Roland avoit fait un ſi grand effort, qu'il tomba par terre avec le ſien, qu'il eut beaucoup de peine à faire relever. Il y remonta à l'aide de ſon Ecuyer : il chercha par-tout ſon ennemi, faiſant retentir la forêt de ſes cris : c'étoit la premiere fois qu'il lui arrivoit d'être vaincu, il vouloit ſe venger. Richard, qui ne combattoit que pour faire connoître ſa valeur, & à qui il ſuffiſoit d'avoir l'avantage ſur ſes rivaux, diſparut au moment que Roland fut par terre, & crut inutile de recommencer un combat qui pouvoit finir par la mort de l'un ou de l'autre.

Charlemagne ne put s'empêcher de rire en voyant la fureur de Roland : cependant il le conſola, & ſe félicita avec lui d'avoir à ſon ſervice un Chevalier auſſi brave. Il falloit être bien téméraire pour oſer, après la défaite de Roland, tenter de ſe battre avec ce Chevalier inconnu : mais plus cette victoire paroiſſoit ſurprenante, & plus on s'obſtinoit à la croire un effet du haſard. Le Duc de Bretagne voulut s'en convaincre par lui-même : il court à la forêt. Richard l'attendit de pied ferme, & dédaignant de prendre l'eſſor, il n'oppoſa au Duc que ſa propre réſiſtance, & ſemblable à un balon pouſſé contre un rocher, le Duc alla tomber à dix pas, & ſe démit la cuiſſe. Richard au déſeſpoir de cet accident, deſcend, & avec le ſecours de leurs deux Ecuyers, il le fit tranſporter à Paris.

Gui de Bourgogne ſuccéda au Duc de Bretagne ; excepté qu'il ne ſe démit pas la cuiſſe, il ne fut pas plus heureux. Thierri d'Ardenne, qui avoit prévu la défaite de Gui, étoit parti peu d'heures après lui : il le rencontra qui s'en retournoit tout honteux. Il ne ſe découragea point ; il diſoit en lui-même, ſi ce Chevalier inconnu a abbattu Roland, que perſonne n'avoit pu vaincre, pourquoi ne puis-je pas eſpérer que le même haſard me ſervira contre lui auſſi heureuſement. Le haſard fut inexorable, Thierri

s'en retourna avec une bleſſure au bras : il eut la gloire de n'être pas terraſſé.

Une noble émulation piqua les autres Chevaliers : Renaud de Montauban voulut en eſſayer : il me terraſſera peut-être comme les autres, diſoit-il, que m'importe ? je n'en ſerai pas moins brave, & il en ſera plus digne de ſervir Charlemagne avec nous. Ce que Renaud avoit prévu arriva : après être revenus trois fois l'un contre l'autre avec un égal avantage, Richard déſarçonna Renaud, dont le cheval épouvanté l'emporta dans la forêt. Après Renaud, ſe préſenterent ſucceſſivement Guerin de Lorraine, Geofroi de Bordeaux, Noël, Comte de Nantes, Lambert, Prince de Bruxelles, Geofroi, Comte de Friſe, Samſon de Picardie, & pluſieurs autres Chevaliers qui furent tous abbatus.

Charlemagne, étonné de la valeur de l'inconnu, ne dédaigna pas de jouter avec lui : il part avec un ſeul Ecuyer, entre dans la forêt, & le défie. Richard, averti par ſon Ecuyer que c'étoit le Roi, abbat ſa lance, & la briſe contre terre en mille pieces ; deſcendant enſuite de ſon cheval, il met un genou à terre, leve la viſiere de ſon caſque & ſe nomme. Le Roi l'embraſſa, & lui confirma le titre d'intrépide : Charlemagne le conduiſit à Paris, & le préſenta à tous les Chevaliers, qui le reçurent avec les témoignages de la plus vive amitié.

Peu de jours après, les troupes de Normandie, de Picardie, de l'Iſle de France, s'étant rendues à Paris, le Roi ſe mit en marche avec ſes Chevaliers ; ils allerent rejoindre le réſte de l'armée qui les attendoit dans les environs de Toulouſe. Lorſqu'ils furent réunis, l'armée de Charles ſe montoit à plus de cent mille hommes : elle traverſa les Pyrennées & ſe rendit en Eſpagne. Charles rencontra les Sarraſins ſur les frontieres de ſes Etats ; il les força de reculer, leur enleva Hueſcar, Barcelonne, Gironne, Pampelune, & pluſieurs autres places, qu'il remit à Alphonſe, Roi d'Eſpagne. Ses Chevaliers ſe diſtinguerent par des exploits incroyables, & Richard fit des prodiges de valeur, qui ſont trop connus dans les faſtes Eſpagnols, pour les rapporter ici. Je dirai ſeulement qu'un des Généraux de l'armée ennemie promit à celui qui prendroit Richard

en vie, de lui donner autant d'or que Richard en peseroit, & à celui qui, ne pouvant le prendre vivant, le tueroit, de lui donner la moitié de cette somme. Richard, un jour de bataille, prit lui-même ce Sarrasin, exigea de lui les deux récompenses qu'il fit distribuer à l'armée de Charlemagne, & renvoya son prisonnier.

Après la conquête d'une partie de l'Espagne sur les Sarrasins, Charlemagne s'en retournoit avec ses Chevaliers; Richard les devançoit. Dans un village en deçà des Pyrennées, il mit fin à une aventure des plus extraordinaires: il rencontra devant la porte d'un château une foule de peuple, qu'un Chevalier, armé de toutes pieces, s'efforçoit d'écarter. Richard demanda pourquoi tout ce peuple vouloit entrer dans le château malgré cet homme qui paroissoit en être le Seigneur. On lui dit que tout le village étoit infecté de l'odeur du cadavre d'un rival qu'il avoit fait mourir dans un souterrein dépendant du château, où il retenoit aussi sa femme. Richard épouvanté de ce supplice horrible, & frappé de la puanteur du cadavre, malgré le grand éloignement, s'approche du Chevalier, & lui dit: homme déloyal, permets dans l'instant à ce peuple d'aller enterrer la victime de ta cruauté, & délivre ton épouse du supplice abominable que tu lui fais souffrir. Si ta jalousie te portoit à lui donner la mort, pourquoi prolonger sa vie dans les tourmens? on peut excuser l'effet d'un premier mouvement dans un cœur sensible & vivement irrité, mais une vengeance lente & réfléchie, n'est qu'un long assassinat, ou plutôt un tissu d'assassinats & de meurtres. Celui qui poignarderoit injustement cent hommes en un jour, seroit sans doute plus coupable envers la société, mais moins criminel envers soi-même, que l'homme atroce qui mettroit cent jours à faire expirer un seul homme dans des tourmens continuels.

Le Chevalier écouta Richard de sang-froid, & lui dit: Si vous étiez à ma place, peut-être porteriez-vous plus loin votre vengeance. Avant que de me condamner, il falloit m'entendre. Richard le pria de lui raconter le sujet qui le portoit à ces extrémités. Le Chevalier commença ainsi:

Chevalier, ainsi que toi, d'une Maison illustre & d'une

fortune considérable, estimé à la Cour, aimé de mes vassaux, & ne m'occupant que du soin de soulager les malheureux; tous les jours que mon devoir ne m'attachoit point à la Cour, je les passois dans mes terres, encourageant ceux qui les cultivoient, par mes bienfaits, & vivant avec eux comme avec mes enfans : j'étois jeune; un de mes Fermiers à qui javois donné ma confiance & qui la méritoit, eut une fille. Je me chargeai de son éducation, je la confiai à une femme respectable ma pareute; elle tâchoit de lui inspirer toutes les vertus de son sexe, il sembloit que la jeune éleve allât au-devant de ses leçons : les plus heureux talens se développerent dans la jeune Henriette; beauté, graces, voix séduisante, esprit vif & pénétrant, mémoire prodigieuse, dextérité surprenante, aptitude la plus grande à apprendre & à concevoit tout ce qu'on lui enseignoit, elle réunissoit tout. Malheureux! je me laissai surprendre par ces charmes qui ne devroient être que l'enveloppe de la vertu. A dix ans Henriette étoit un prodige; à dix ans elle fit sur moi une impression que sa perfidie n'a pas encore effacée. Je redoublai de soins pour son instruction, je fis tout pour lui plaire; hélas! je n'eus que trop le malheur d'y réussir. Henriette s'attacha à moi; elle sentoit le prix de mes bienfaits; je ne voulus point de sa reconnoissance, je ne lui demandai que l'amitié la plus pure; & l'amour se fit entendre dans son cœur aussi violemment que dans le mien, elle s'y livroit de bonne foi, mais avec innocence : ses sens parloient un langage qu'elle ne comprenoit point encore; elle éprouvoit toute la force des desirs, sans qu'elle pût distinguer quel en étoit le but.

Son pere s'en apperçut d'autant plus aisément, que l'innocence de sa fille lui permettoit de lire au fond de son ame. Il me vint trouver d'un air consterné, les larmes couloient de ses yeux. Ah! Monseigneur, me dit-il, vous avez cru faire le bonheur d'Henriette & le mien, & vous avez fait sa honte & mon malheur; la reconnoissance que je lui ai toujours inspirée pour vos bontés, a produit en elle une passion qui va faire mon tourment. Je vous connois trop honnête pour vous croire le complice de ses sentimens; mais il n'est que trop vrai que vous en

êtes l'objet. S'il en eſt encore tems, Monſeigneur, aidez-moi à guérir ma pauvre fille; ce ſera pour elle un bien, plus grand que tout celui dont vous nous avez comblés juſqu'à préſent. Va, raſſure-toi, mon pauvre Pierre, lui dis-je, je connois les ſentimens de ta fille, & je vais te faire part des miens. Aſſieds-toi. Ah! Monſeigneur! s'écria le Fermier. Aſſieds-toi, & ne m'interromps point, repris-je en balbutiant.

Quand j'ai vu croître Henriette, je ne croyois avoir pour elle que l'amitié que l'on éprouve pour les objets de notre bienfaiſance. Je la regardois préciſément comme ma fille. Sa beauté qui ſe développa, ſes talens & ſon eſprit me la rendoient chere, l'habitude me fit une néceſſité de la voir. A la Cour, à l'armée, au milieu des affaires les plus embarraſſantes, Henriette étoit préſente à mon eſprit. Mon cher Pierre, quand je voulus m'examiner moi-même, je me trouvai le plus amoureux des hommes. Je cherchai à me diſtraire par les plaiſirs, je formai des liaiſons avec des femmes de mon état, l'indifférence & l'ennui étoient tout ce que j'éprouvois auprès d'elles; &, par une conſéquence néceſſaire, tout ce que je pouvois leur inſpirer; je revenois auprès de mon Henriette; ſa beauté qui augmentoit de jour en jour, & les épreuves mêmes que j'avois faites pour me guérir, ne ſervirent qu'à augmenter ma paſſion. Ne t'allarme point, mon ami, je fis tous mes efforts pour la diſſimuler à ta fille: ſi je n'avois couru qu'après le plaiſir, il m'eût été facile de la ſéduire; cette idée fut toujours bien éloignée de mon cœur. Cependant je brûlois: je réſolus d'en faire ma femme, elle n'avoit que quinze ans, & j'en avois trente. Je craignis qu'Henriette, éblouie par mes bienfaits & trompée par ſa reconnoiſſance, ne prît pour de l'amour ce qui ne pouvoit être que la délicateſſe d'une ame bien née; j'aimai mieux attendre encore, que de l'expoſer à ſe repentir un jour de s'être livrée avec imprudence à un premier penchant; j'ai fait plus, je l'ai menée à la Cour ſous le nom d'une parente; elle y a été admirée, elle a fait des conquêtes brillantes; mais plus elle plaiſoit, & plus elle ſe trouvoit flattée qu'on la fît appercevoir d'un mérite qui la rendoit digne de moi: j'affectai de la lier avec deux ou trois courtiſans beaucoup

plus jeunes que moi, d'une figure & d'une taille plus avantageuſes : ils chercherent à s'en faire aimer : mon cœur en ſouffroit, mais j'aurois fait un plus grand ſacrifice encore, ſi Henriette ſe fût attachée à l'un ou à l'autre ; je voulus que ſon choix fût libre. J'ai eu le bonheur de voir Henriette, inſenſible à leur tendreſſe, me raconter naïvement tous les efforts qu'ils faiſoient pour lui plaire, & les plaindre bonnement de leur peu de ſuccès. Enfin le croirois-tu ? Henriette éclairée par l'âge & par l'expérience, m'avoua la premiere qu'elle n'aimoit que moi, &, que quelque parti que je priſſe, jamais elle ne pourroit ſe réſoudre à en aimer un autre. Alors je lui déclarai mon amour : je lui dis que depuis huit ans je brûlois d'un feu que, pour ſon intérêt même, j'avois eu la précaution de lui cacher : je lui dis exactement tout ce que je viens de t'apprendre. Elle fut la premiere à me faire ſentir la diſtance qu'il y avoit entre nous, non pas du côté de la fortune, me dit-elle, je ſens que ce ſacrifice eſt celui qui doit coûter le moins à une ame telle que la vôtre, mais du côté de la naiſſance : fait pour parvenir aux premieres dignités de l'Etat, notre union pourroit vous en exclure. Elle jugeoit bien par la délicateſſe que j'avois miſe dans toute ma conduite, que je n'avois jamais prétendu en faire ma Maîtreſſe : elle me propoſa de ſe retirer dans un Couvent, & de ſe ſacrifier à ma gloire. Je fus effrayé de cette réſolution. Je l'aſſurai que mon parti étoit pris depuis long-temps, & que j'étois décidé de l'épouſer. Elle combattit fortement mon projet. Enfin vaincue par ſon amour & par mes larmes, elle crut avoir tout arrangé en me propoſant un mariage ſecret. Je rejetai cette propoſition comme injurieuſe à elle & à moi. Ces moyens ne conviennent qu'aux époux qui ont à rougir l'un de l'autre. Henriette a de la vertu, elle eſt fille d'un homme qui en a plus que les gens les plus qualifiés, je puis avouer l'un & l'autre ſans honte.

Pierre voulut me diſſuader de ce mariage, il fit tout ce qui dépendit de lui, il me menaça de refuſer ſon conſentement à ſa fille. Je pouvois uſer de violence, je ne voulus devoir Henriette qu'à elle-même & à ſes parens : je leur fis comprendre qu'un amour nourri pendant huit ans

dans le silence, combattu par tout ce que la prudence & la raison peuvent suggérer de plus puissant, n'étoit point l'effet d'une effervescence passagere, & n'avoit rien à craindre de l'inconstance. Enfin j'obtins le consentement du bon Fermier, qui se jeta à mes genoux, & me demanda pardon de me l'avoir refusé : je connoissois trop bien les motifs de son refus pour lui en savoir mauvais gré. Henriette avoit accompli sa dix-huitieme année, lorsque je l'épousai. Depuis mon mariage, je n'ai été ni moins tendre, ni moins empressé. Nous eûmes deux enfans : Henriette ne me parut jamais avoir changé à mon égard, & de mon côté j'avois en elle la confiance la plus aveugle.

Voilà, continua le Chevalier en s'adressant à Richard, quelle a été ma conduite avec cette femme dont vous prenez la défense : voici ses crimes. Je recevois chez moi tous les Seigneurs des environs, je procurois à ma femme tous les amusemens que je pouvois ; elle étoit jeune & belle, je n'avois aucune raison de ne la pas croire vertueuse, & je voyois, sans aucun ombrage, les jeunes gens qui venoient chez moi lui faire des déclarations & des caresses que je croyois innocentes. Un domestique m'avertit qu'elles ne l'étoient pas autant que je me l'imaginois, & je le chassai. D'autres personnes chercherent à me faire naître des soupçons, & je les reçus très-mal. Je répétai même à mon épouse tout ce qu'on m'avoit dit, & je l'avertis de se méfier de ces gens-là. Elle suivit mon conseil, & fut plus réservée à l'avenir.

Le fils de mon ancien Ecuyer, à qui j'avois fait donner une éducation conforme à son état & à sa fortune, & qui avoit acquis les plus belles connoissances, venoit chez moi ; je le recevois avec plaisir, il vivoit avec nous comme étant de la maison ; je le destinois à remplacer son pere, qui a été tué dans un Tournois : si j'avois eu des dispositions à être jaloux, c'étoit l'homme le moins capable de me donner des soupçons. Les mêmes personnes avec qui je m'étois brouillé pour avoir voulu m'en inspirer, revinrent à la charge, & m'avertirent que ma femme aimoit ce jeune homme, & qu'ils me trahissoient l'un & l'autre. Cette obstination de la part des personnes qui m'avoient de grandes obligations, & qui dans le fond ne pouvoient avoir

aucun intérêt à troubler notre union, me piqua : je réſolus de m'éclaircir, plutôt pour confondre les calomniateurs, que par méfiance. Le haſard me ſervit mieux que je n'aurois pu l'eſpérer : l'eſprit agité & n'ayant pu dormir de toute la nuit, je me mis un matin à la fenêtre, elle donne ſur mon jardin qui eſt vaſte & orné de quatre boſquets fort épais. Un moment après je vis entrer la perfide avec ſon amant par une porte dérobée : je ne les perdis pas de vue ; ils ſe croyoient ſeuls : je vis le jeune homme embraſſer mon épouſe avec ardeur, elle lui rendoit ſes careſſes avec plus d'ardeur encore. Il en vint à des jeux plus ſérieux, elle ſe livroit à lui avec plus de volupté qu'elle ne s'étoit jamais livrée à moi : je fus ſur le point d'aller les poignarder l'un & l'autre : je me modérai cependant, & j'attendis une autre occaſion pour n'avoir rien à me reprocher. Ma femme m'engagea de prier Dupuy, c'étoit le nom de ſon amant, à ſouper le ſoir même. Je lui répondis qu'il ſavoit bien qu'il étoit le maître : nous nous mîmes à table ; je diſſimulai toujours, j'obſervois tous leurs geſtes, leurs coups d'œil ; je les vis ſe preſſer la main par-deſſous la table ; j'étois furieux, mais je voulois les prendre ſur le fait. Je feignis de recevoir une lettre pendant le ſouper, je l'ouvris & je lus devant eux, que le Comte de Toulouſe me prioit de venir à ſa Cour pour une affaire très-preſſante ; je parus avoir quelque chagrin d'être obligé de partir.

Le lendemain je dis à mon épouſe, que pour éviter la chaleur du jour, je partirois à l'entrée de la nuit : elle approuva fort mon projet : je fis préparer mes chevaux, & je donnai tous les ordres néceſſaires. Elle ne manqua point de faire avertir ſon amant par une vieille domeſtique qui avoit ſa confiance, de venir à minuit. Je pars ; mais quand je fus arrivé dans une de mes terres, à une lieue d'ici, je m'arrêtai environ deux heures. Un de mes voiſins, qui m'avoit averti des débordemens de ma femme, s'étoit engagé non-ſeulement de me fournir l'occaſion de la prendre ſur le fait, mais encore de me donner des preuves que ma vie coutoit le plus grand danger.

En effet, il ne tarda pas à venir me joindre : je lui racontai tout ce que j'avois vu. Si votre vie, me dit-il,

n'eût pas été menacée, jamais je ne me ſerois aviſé de porter le trouble dans votre cœur, je me ſerois contenté d'avertir votre femme, & j'aurois gardé le plus profond ſilence : je ne me ſuis déterminé à le rompre, que parce qu'il y va de vos jours. Vous vous rappellez que vous tuâtes dans une joute un jeune Chevalier, parce qu'il combattit contre vous avec des armes que les loix de l'honneur défendent, tandis que vous vous préſentiez avec une lance & une épée à fer émouſſé. Ce Chevalier avoit réſolu de ſe défaire de vous ; & votre femme étoit ſa complice : quant à Dupuy, voici deux lettres qui vous mettront au fait. Je les lus : la premiere contenoit des preuves non équivoques de l'amour de Dupuy & de ma femme. On ne voulut me livrer la ſéconde, qu'à condition que je promettrois de ne pas attenter aux jours de la perfide. Je ne voulois rien promettre, mais cet homme s'y prit avec une telle adreſſe, & fut ſi bien me toucher ; qu'enfin j'engageai ma parole d'honneur. Il me remit la lettre, & j'y lus que Dupuy envoyoit à ſa maîtreſſe le flacon dont ils étoient convenus, & qu'il falloit ſubſtituer la liqueur *enchantée* à un des flacons de liqueurs ſpiritueuſes que je porte ordinairement, en cas d'accident à la chaſſe ou dans mes voyages. Mon voiſin me dit de faire apporter mes flacons ; il s'en trouva un caſſé, afin que je fuſſe obligé de me ſervir de l'autre. Je fis l'épreuve de la liqueur, j'y trempai du pain que je donnai à un chien : deux heures après que cet animal l'eut mangé, il tomba à terre, ſe débattit, & expira.

Convaincu de la perfidie de mon épouſe, je repris le chemin du château : je m'y introduiſis ſecrétement avec deux domeſtiques ; un troiſieme va frapper à la porte de la chambre de ma femme ; il la prie d'ouvrir pour prendre, diſoit-il, quelque choſe que j'avois oublié, & que je renvoyois chercher. Ma femme fit lever la vieille qui couchoit dans le même appartement, lui défendit de laiſſer entrer le domeſtique, & lui ordonna de lui remettre ce qu'il demandoit. La vieille obéit exactement, entr'ouvre la porte ; mais le domeſtique plus agile, ſous prétexte de prendre ce qu'on lui donnoit, ſaiſit la vieille à la gorge, entre, & je le ſuis avec deux autres de mes gens, dont

l'un portoit une torche allumée. Je m'approche du lit, & je trouve les deux traîtres couchés enſemble. Je les fis lier l'un & l'autre, ainſi que la vieille, je les conduiſis dans le ſouterrein où ils ſont encore ; & là, l'épée levée ſur leur ſein, je forçai la perfide de verſer elle-même le reſte du flacon dans un verre, & de l'offrir à ſon amant : j'obligeai celui-ci, ou de le boire, ou de s'attendre au ſupplice le plus affreux & le plus long. Il n'héſita point, & une demi-heure après il expira : quant à ma femme, j'avois promis de lui laiſſer la vie, je l'enfermai avec le cadavre de ſon amant, & ne voulus pas la ſéparer d'un homme qu'elle avoit tant aimé. La vieille eſt enfermée avec elle ; on a ſoin de leur apporter tous les jours, à travers une ouverture que j'ai laiſſée dans le mur, du pain & de l'eau. Jugez, ajouta le Chevalier en finiſſant, ſi la vengeance ſurpaſſe l'affront que j'ai reçu.

Richard convint que l'atrocité de cette femme méritoit la mort ; moins encore parce qu'elle avoit trompé le meilleur des époux, que parce qu'elle avoit voulu le faire périr. Je ne vous blâmerois pas, ajouta-t-il, ſi vous les euſſiez poignardés l'un à côté de l'autre dans le lit, ou même dans le ſouterrein ; mais perpétuer un ſupplice mille fois plus cruel que la mort même.... l'humanité ſe révolte. Chevalier, vous allez plus loin que les loix, jamais elles ne punirent les crimes les plus horribles de peines auſſi cruelles. Vous pouviez vous venger par le ſecours des loix, & ne pas recourir à des excès qui vous rendent preſque auſſi coupable qu'elle. Enfin Richard, à force de prieres, obtint du malheureux époux, qu'elle ſeroit tranſférée dans un Couvent où elle mourut cinq à ſix ans après.

CHAPITRE VIII.

Tempête. Enlevement de Richard ſur le mont Sinaï. Défaite d'un affreux Géant. Richard eſt tranſporté en Angleterre. Sa victoire & ſon couronnement.

RICHARD reprit la route de ſes Etats : il apprit, en traverſant la France, que la Reine d'Angleterre, mere de ſon épouſe, étoit morte : le trône appartenoit à la Ducheſſe ; & comme elle n'ambitionnoit pas l'honneur de régner, elle tranſmit ſes droits à Richard. Il ſe diſpoſa à ſe faire reconnoître. Il fit équiper douze grands vaiſſeaux : il n'avoit rien épargné pour rendre cette flotte brillante : le Duc monta le premier ; le Comte d'Alençon le ſecond avec cent Chevaliers ; pluſieurs Chevaliers & Seigneurs monterent les autres vaiſſeaux.

A peine furent-ils en pleine mer, que la flotte fut attaquée par une violente tempête. L'air s'obſcurcit & ſe troubla, la mer mugit & s'enfla, les vaiſſeaux furent diſperſés : Richard faiſoit faire des manœuvres pour les rejoindre : il ordonnoit, il exécutoit, toujours ferme, toujours intrépide. Il apperçut à la lueur des éclairs les débris d'un vaiſſeau prêts à être ſubmergés ; ils portoient une femme magnifiquement parée & d'une beauté raviſſante. Elle verſoit un torrent de larmes ſur le ſort de ſes malheureux amis & de ſon frere, qu'elle avoit, diſoit-elle, vu engloutis par les flots. Un coup de vent porta ces débris vers le vaiſſeau de Richard : il avoit entendu ſes plaintes, il eut le bonheur de la ſauver : il lui demanda qui elle étoit. Vous voyez, dit-elle, une Princeſſe, fille du Roi d'Eſpagne ; j'allois en Ecoſſe épouſer le Roi de ce pays : mon pere m'avoit donné pour eſcorte cinquante Chevaliers, conduits par mon frere : tout a été ſubmergé : pere infortuné ! une vague lui a ravi toute ſa famille.

A peine fut-elle ſur le bord de Richard, que le vaiſſeau partit comme la foudre, & alla ſe briſer ſur les côtes de Gênes, le ſeul Richard ſe ſauva, les cadavres

des Chevaliers flottoient ſur les ondes. La fauſſe Princeſſe diſparut, Richard la chercha vainement ; il plaignoit ſon ſort, lorſqu'il apperçut dans les airs un démon qu'il reconnut pour Nazomega. C'étoit lui qui avoit ſuſcité l'orage, qui avoit pris la figure de la Princeſſe d'Eſpagne, & qui fit échouer le vaiſſeau : depuis le combat qu'il avoit ſoutenu contre Richard, la Fée Minucieuſe l'avoit pris ſous ſa protection, & l'avoit mis à la place du Génie.

Richard gravit ſur des rochers & ſe trouva dans une Iſle très-agréable ; il y étoit ſeul, & la nuit approchoit : la fraîcheur du lieu, la fatigue qu'il avoit eſſuyée pendant la tempête, l'engagerent à s'endormir. Nazomega ne pouvoit pas comprendre comment le Duc, inſenſible à ſes coups, rompoit toutes ſortes d'enchantemens : il ſe fit ſuivre de pluſieurs démons qu'il avoit évoqués, & fit enlever Richard dans les airs. Son ſommeil étoit ſi profond, que Nazomega & les démons le tranſporterent ſur le mont Sinaï ſans qu'il s'en apperçut. Cet enlèvement fut ſi rapide, qu'ils y arriverent avant la fin du jour ; tous les démons diſparurent avant le réveil de Richard. Le projet de Nazomega étoit de le livrer à un Géant, qui faiſoit mourir tous les Chevaliers qui alloient à Jéruſalem & dans la Paleſtine.

A ſon réveil, Richard, qui ſe croyoit dans l'Iſle où il avoit échoué, jeta les yeux de tous côtés : à la place d'un lieu déſert, il vit dans l'éloignement des maiſons, des Egliſes & des Monaſteres : il ſe crut encore dans les bras du ſommeil & dans l'illuſion d'un ſonge. Il avance & entre dans une Egliſe ; il interroge, & on lui répond qu'il eſt dans un Monaſtere du mont Sinaï. Ne pouvant plus douter qu'il n'eût été tranſporté dans ce lieu par un pouvoir ſuprême, il ſe proſterne, & prie la Divinité de le protéger contre ſes ennemis viſibles & inviſibles. Auſſi-tôt une voix lui ordonne de prendre l'épée qui eſt entre les mains de la ſtatue de Catherine, à qui ce Temple étoit conſacré, & de s'en ſervir pour tuer le Géant qu'il trouveroit ſur le port des Pélerins, où il faiſoit ſa réſidence, pour être plus à portée de les voir arriver : à meſure qu'ils débarquoient, il les enlevoit & les faiſoit mourir dans des tourmens affreux.

Richard s'approche avec reſpect de la ſtatue, qui tend le bras & lui préſente l'épée, ſymbole du zele avec lequel la Sainte avoit toujours défendu la vérité de ſa religion. Cette épée étoit dans ſon fourreau pour marquer que la Religion douce & tranquille ne ſait que ſe défendre & n'attaque jamais, qu'elle eſt prodigue de ſon ſang, & avare de celui de ſes ennemis. Richard reçut l'épée en préſence des Religieux qu'il avoit appelés. Il la tira de ſon fourreau, à leur grand étonnement; car ils lui racontèrent que ni eux, ni pluſieurs Chevaliers qui l'avoient eſſayé, n'avoient jamais pu en venir à bout, quelques efforts qu'ils euſſent faits.

Les Religieux le féliciterent; ils lui raconterent tout ce que le Géant faiſoit ſouffrir aux Pélerins, pour les empêcher d'aller à la ville de Jéruſalem, dont il deſtinoit la conquête aux Sarraſins. Richard leur promit qu'il eſpéroit de les en délivrer. Il arrive ſur le port & ne tarde point à voir paroître le Géant : il avoit douze pieds de haut, c'eſt-à-dire, ſix de plus que Richard : le Duc ne fut point effrayé de ſa taille : arrête, lui dit-il, prépare-toi au combat, ou rends-toi mon priſonnier. Le Géant le regarda avec mépris, & agita dans les airs le tronc d'un gros chêne qui lui ſervoit de maſſue. De quel droit, continua-t-il, empêches-tu les Chrétiens d'aborder à Jéruſalem & les maſſacres-tu ? Le Géant ſans daigner lui répondre, laiſſe tomber ſa lourde maſſue ſur Richard, dont l'écu ſe trouva fracaſſé, il tomba lui-même. Le Géant la relevoit, mais Richard profitant de ce moment, lui porte un coup terrible dans le bas-ventre, & fait pouſſer au Géant un cri qui retentit le long des côtes de la mer : la maſſue lui échappa de la main, & alla tomber ſur un vaiſſeau qu'elle démâta. Richard voltigeoit avec agilité autour du coloſſe qui cherchoit à le ſaiſir. Il prenoit ſi bien ſes meſures, qu'il le bleſſoit à chaque inſtant : d'un revers il lui emporta la main droite; d'un ſecond, il lui coupa la jambe au-deſſus du pied, & le Géant tomba comme un chêne ſous le dernier coup de hache ; il ſe défendoit encore avec ſa main gauche, dont il arrachoit des quartiers de rocher qu'il lançoit contre ſon adverſaire : adroit à les éviter, Richard s'élance & lui coupe encore cette main.

Rends-toi, lui disoit il, renonce à ta cruauté, reconnois le Dieu qui m'a donné le courage de te combattre & la force de te vaincre, & je puis encore, par des secours qui te sont inconnus, conserver ta vie. Commence, lui répond le féroce Géant, par me rendre mon pied & mes mains, rapporte-moi ma massue, & je verrai. Richard le prend par les cheveux, & l'exhorte toujours à se rendre. Tu as entendu mes conditions, dit le Géant, remplis-les; quand j'aurai ma massue qui a échappée de mes mains, amene-moi encore ce Dieu dont tu parles, & si toi ou lui pouvez me vaincre, je te promets d'être ton prisonnier. Richard indigné de ce blasphême, & voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de sa vilaine ame, lui souleve la tête & la sépare de son corps.

Chargé de ce trophée, Richard regagne le haut du mont, & présente la tête du Géant aux Religieux, qui ne pouvoient assez admirer sa valeur. Ils lui firent présent de l'épée, & offrirent de le faire conduire à leurs dépens en Angleterre, où il étoit fort pressé de se rendre. Richard accepta l'offre de le conduire, mais il ne voulut pas que le Couvent en fît les frais. Tandis qu'ils combattoient de générosité, il se présente un jeune Ecuyer qui promet au Chevalier, s'il veut le prendre à son service, de le défendre contre toute sorte d'enchantemens. Richard reconnut Nazomega malgré son déguisement: il porta la main sur la garde de son épée, lorsque la même voix qui lui avoit ordonné d'aller combattre le Géant, se fit entendre: elle ordonna au Génie de se transformer en cheval aîlé, & de transporter le Chevalier en Angleterre.

Tu l'emportes, s'écria l'Enchanteur, en s'adressant à Richard, mon pouvoir est anéanti par l'être qui te protége: j'allois te transporter au pays qu'habitent les enfans du soleil, dans les rochers brûlans que ne connoissent point encore tes compatriotes, mais où un démon plus redoutable que moi, le démon de l'avarice, conduira un jour une partie des peuples de l'Europe: c'est-là que je me proposois de te tenter par la vue des trésors que la terre y recele, & que j'aurois découverts à tes yeux. Si je n'avois pu t'éblouir par leur éclat, qui doit séduire tant de Nations, je t'aurois transporté au milieu des glaces du

Nord : c'eſt-là que tu aurois eu à combattre des peuples de Géants : il t'auroit été impoſſible de réſiſter à leur fureur : ſi le Ciel t'eût ſauvé, je t'abandonnois dans les déſerts de l'Afrique, je t'y aurois expoſé à des monſtres plus effroyables encore : ton courage t'eût été inutile, à moins que le Ciel ne t'eût prêté des aîles : les monſttes qui habitent ces forêts, ſont moins dangereux que ceux qui y peuplent les airs : s'ils ne t'avoient pas arraché la vie, je ſuis du moins aſſuré qu'ils t'autoient effrayé, & c'eſt tout ce que je deſirois ; mais enfin je ſuis vaincu, le Ciel m'enchaîne, je ſuis forcé de lui obéir, & de t'annoncer que tu n'auras plus à craindre les perſécutions des Enchanteurs, des Génies, ni des Démons, & que le Ciel les ſoumet à tes ordres.

A ces mots les bras & les jambes de Nazomega s'étendent, ſon col s'alonge, ſa tête ſe courbe vers la terre, & des plumes s'élevent ſur ſon dos. Il devient un cheval magnifique, il déploie ſes aîles, Richard s'élance ſur lui, & le Démon fend les airs avec plus de vîteſſe que l'aigle qui fond ſur ſa proie. Il parcourt en un clin-d'œil des régions immenſes, il plane au-deſſus des plus hautes montagnes, il avoit ſous ſes pieds des mers orageuſes : le Démon le tranſporte au-deſſus du Véſuve, & Richard a le temps de plonger ſa vue au fond du gouffre embrâſé : il traverſe l'Italie, s'éleve au-deſſus des Alpes ; le bruit qu'il fait en paſſant ſur leur ſommet, effraie les aigles & d'autres oiſeaux qui ſortent de leurs aires, & qui voltigent autour de lui ; Richard eſt obligé de les écarter avec ſon épée. Son cheval le fait paſſer au travers d'un nuage épais qui s'eſt élevé ſur une vallée profonde ; le tonnerre gronde ſous ſes pieds, & la foudre ſillonne les airs autour de lui, elle frappe ſon écu, qu'elle fond dans ſes mains ſans le bleſſer. Il parcourt la France, arrive à Calais & franchit le Canal ; enfin Nazomega arrivé ſur les bords de la Tamiſe, s'abbat, & poſe doucement à terre Richard, qui n'ayant plus beſoin de ſon ſecours, lui ordonne d'aller apprendre ſon arrivée, ſous telle figure qu'il lui plaira de prendre, aux Religieux du mont Sinaï.

Lorſqu'il fut parti, Richard prend le chemin de Londres ; il avoit apperçu en paſſant quelques-uns des vaiſſeaux qu'il

avoit pris en partant de Normandie, & qui avoient été battus de la tempête. Il entre dans la Ville, & bientôt il eſt reconnu par un des principaux Seigneurs de ſa Cour, qui demeure immobile de ſurpriſe. On croyoit Richard enſeveli ſous les flots : on avoit vu ſon vaiſſeau ſe briſer contre des rochers, trois autres avoient péri. Dès que les Normands furent informés de ſon arrivée, ils firent éclater leur joie. Ils apprirent au Duc que le peuple Anglois, qui ne veut que des Rois qu'il puiſſe tenir ſous ſa dépendance, s'aſſembloit déjà pour en nommer un de ſa nation. Richard, dont la politique étoit toujours d'employer la douceur avant d'en venir à des moyens extrêmes, fit publier ſon arrivée. Il aſſembla le peuple, & lui parla ainſi :

Le deſir que vous montrez d'être gouvernés par un Souverain né parmi vous, ne m'offenſe point, il m'eſt au contraire un garant de votre fidélité : un peuple qui aime ſa patrie, doit néceſſairement être attaché à ceux qui le gouvernent, lorſqu'ils s'appliquent à procurer à cette patrie le bonheur & la gloire ; c'eſt-là mon unique deſſein. Je ne ſuis pas né parmi vous, mais j'exerce des droits que m'a tranſmis une femme, votre compatriote, que j'adore, dont les mœurs & le courage m'ont donné de votre nation l'opinion la plus avantageuſe, & dont le caractere m'a fait vous aimer avant de vous connoître. Anglois, ſon pere étoit votre idole, & ſa mémoire doit vous être chere : refuſer à ſa fille les mêmes ſentimens, ſeroit une contradiction qui n'eſt point dans votre maniere de penſer. C'eſt cette fille au nom de laquelle je viens régner ſur vous : elle aime ſa patrie, & je chéris tout ce qu'elle aime.

Voyant que les murmures continuoient encore, Richard reprit ainſi, je hais la force & la violence, & je déteſte les querelles civiles : je ſerois au déſeſpoir ſi je croyois qu'il en coûtât une goutte de ſang à mes ſujets. Que ceux qui ſont oppoſés à mon élection choiſiſſent un Chevalier, je le combattrai : s'il eſt vainqueur, j'abandonne mes prétentions ; ſi je le ſuis, vous vous réunirez tous ſous mon obéiſſance. A cette propoſition, il s'éleva des applaudiſſemens de toutes parts, & l'aſſemblée fut renvoyée au lendemain.

Les Anglois choiſirent un Prince deſcendant d'Alfred le Grand, jeune homme élevé dans les montages d'Ecoſſe, accoutumé dès ſon enfance à lutter contre les monſtres des forêts, & ne connoiſſant d'autres armes que ſa maſſue, un poignard & ſa valeur. Richard ſe rendit ſur la place, & le brave Alfred ſe préſenta : le Duc ne voulut point combattre à armes inégales, il ſe ſaiſit d'une maſſue & d'un poignard comme ſon adverſaire. Les Anglois diviſés en deux partis faiſoient des vœux, les uns pour Richard, & les autres pour la liberté. Les deux combattans s'élancent, un ſilence profond regne dans l'aſſemblée. Alfred avoit levé ſa peſante maſſue, Richard l'évite, & le poids de l'arme d'Alfred fait courber ſa tête ſur le col de ſon cheval. Richard eût pu profiter de ce moment pour écraſer ſon adverſaire, il lui donna le temps de ſe remettre. Ils reviennent l'un contre l'autre, leurs maſſues ſe choquent ; & quoiqu'elles fuſſent de racine de cedre, armées de pointes acérées, le choc les entr'ouvre l'une & l'autre, les coups qu'elles peuvent porter dans cet état ne ſont plus dangereux, & le combat eût encore duré long-temps, ſi Richard, aulieu de frapper Alfred, n'eût adreſſé des coups multipliés ſur la tête du cheval ; il l'étourdit : le courſier entraîne Alfred qui ne peut le ramener contre ſon adverſaire. Richard dédaigne de profiter de ſon embarras, il demeure ſimple ſpectateur. Alfred eſt forcé de deſcendre ; le Duc deſcend de ſon côté, & tous les deux le poignard à la main ſe meſurent & marquent la place de leurs coups : Richard évite ceux d'Alfred, & le ſaiſit par le milieu du corps ; ils cherchent à ſe terraſſer ; les efforts même qu'ils font pour ſe renverſer, ſemblent les rendre immobiles. Richard feint de céder, ſon adverſaire s'ébranle, mais raſſemblant toutes ſes forces, Richard profitant d'un inſtant favorable, le met ſous ſes pieds & le déſarme. Il ne tenoit qu'à lui de lui plonger le poignard dans le ſein : avoue-toi vaincu, lui crie-t-il. Alfred ne répond que par les efforts qu'il fait pour ſe dégager, mais Richard le tient preſſé contre le ſable. Alors le peuple diviſé ſe réunit, & crie, *vive Richard, vive le Roi.* Dès que ce cri a frappé l'oreille d'Alfred, il cede & convient que Richard eſt vainqueur.

Richard le releve, l'embraſſe & lui dit que les Anglois ne pouvoient choiſir un Chevalier plus vaillant & plus fort : il le pria de lui accorder ſon amitié, & lui promit la ſienne.

Pendant le combat, il s'étoit élévé un bruit dont Richard, trop occupé, n'avoit pas demandé la cauſe ; c'étoit ſon épouſe, qui ayant appris la tempête que la flotte Normande avoit eſſuyée, tremblante pour le ſort du Duc, étoit venue à Londres pour en ſavoir des nouvelles. Elle arriva au moment où Richard luttoit contre Alfred, elle perça la foule & fut témoin de ſon triomphe. C'en fut un nouveau pour lui, lorſque ſortant des bras d'Alfred, qui lui marquoit ſon eſtime, & qui répondoit à ſes careſſes, il ſe trouva dans ceux de ſon épouſe. Il la préſenta aux Anglois, qui tomberent aux pieds de leur Princeſſe. Les deux époux furent couronnés le lendemain avec la plus grande ſolemnité, il y eut pendant quinze jours des fêtes & des tournois. Richard & ſon épouſe ſe fixerent en Anglerre ; & lorſque le Roi fut obligé d'aller en Normandie pour régler les affaires de l'État qu'il quittoit, & inſtaller ſon fils qu'il nomma ſon ſucceſſeur, il fut obligé de laiſſer la Reine en ôtage, tant ils craignoient de le perdre. Ils régnerent long-temps, & les meilleurs Rois qui ont occupé après leur mort le trône d'Angleterre, n'ont pu faire oublier à la Nation, les bienfaits de Richard & les vertus de cette Princeſſe.

FIN.

A01 1475545